

Dietrich Bonhoeffer

Conférence de Frédéric Rognon du 10/10/2026

Maison diocésaine de Bourges

Accueil et présentations

Mot d'accueil de Foi et Culture : Claude Berruer

Voilà, bonjour à tous. Heureux de vous accueillir. Je prends la parole au nom de Foi et Culture, mais ce n'est pas seulement Foi et Culture qui a organisé cette rencontre, loin de là. Je suis à côté de Corine, donc, pour l'association Œcuménique sans frontière, et puis on entendra aussi nos amis protestants et l'association Accolade.

Voilà, c'est une conférence qu'on avait prévue d'un petit peu longue date, mais notre conférencier a eu, je crois, quelques soucis de santé, ce qui nous a amenés à différer notre rencontre. On avait pensé à cette évocation et cette rencontre autour de Dietrich Bonhoeffer dans le cadre évidemment du 80e anniversaire de l'année 1945, alors que le diocèse de Bourges travaillait sur son séminariste vierzonnais Jean Tinturier, qui était parmi les cinquante qui ont été béatifiés à Paris en décembre dernier et qui est décédé, de mémoire, je crois, le 2 mars 1945, donc un bon mois avant Dietrich Bonhoeffer, tous les deux victimes de la barbarie nazie.

Voilà, je ne peux pas ne pas évoquer le père Cothenet, qui a évidemment beaucoup travaillé autour de la figure de Jean Tinturier, qui nous avait beaucoup encouragés à travailler autour de Dietrich Bonhoeffer. Voilà, donc je suis ravi que ce soit enfin possible et je passe le micro à Corine.

Mot de l'association Œcuménique sans frontière

Bonjour. Donc Corine, je représente l'association Œcuménique sans frontière. Le père Cothenet, pour préciser à notre conférencier, est un prêtre qui a maintenant 102, 103 ans...

— 102 ans.

— ... mais il a une détermination sans faille. Donc quand il a une idée en tête, il fait feu de tout bois. Il avait parlé de Bonhoeffer à Foi et Culture, à l'association Œcuménique sans frontière. Bref, on était tous sur le coup, et Accolade bien sûr était dans la perspective

aussi, parce que nous étions dans cette période où nous voulions célébrer des figures témoins, et Dietrich Bonhoeffer était un personnage dont on avait envie de découvrir un peu plus. Et nos amis d'Accolade et de l'Église protestante unie nous ont guidés vers vous.

Que vous sachiez que l'association Œcuménique sans frontière est une association culturelle œcuménique qui rassemble — alors concrètement, actuellement, nous sommes essentiellement des catholiques et des protestants. C'est ouvert à des orthodoxes. Simplement, nous n'avons pas encore d'adhérents qui soient véritablement orthodoxes. Par contre, nous avons — certains de vous le savent — des adhérents allemands de la ville d'Augsbourg, puisque nous organisons aussi des échanges œcuméniques européens. Ça se veut dans un cadre de jumelage, mais en tout cas c'est quelque chose de très vivant et de très partagé.

Donc aujourd'hui, on est très heureux de nous associer à votre accueil, et je vais laisser la parole à Danielle, qui va vous présenter plus exactement. Merci beaucoup à tous, à vous d'être là et puis à vous d'être parmi nous. Merci.

Présentation du conférencier

Frédéric Rognon, c'est un peu une gageure que d'avoir à vous présenter, parce que vous avez un champ de recherche, de travail et d'activité très large. Alors je vais essayer d'être elliptique et je ne vais pas monopoliser la parole très longtemps.

Vous êtes ministre de l'Église protestante unie de France depuis de nombreuses années déjà, mais auparavant vous avez été ethnologue et vous avez même enseigné l'ethnologie à l'université de Paris VII. Vous êtes actuellement professeur de philosophie à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg. Vous avez, pendant une dizaine d'années, présidé la commission Justice et aumônerie des prisons dans le cadre de la Fédération protestante de France. Et puis, depuis une dizaine d'années aussi, je crois, vous êtes directeur de publication de la revue *Foi et Vie*. Et cette revue *Foi et Vie*, je voudrais dire que la ligne éditoriale, vous l'avez écrite ainsi : elle persiste à se vouloir tout à la fois abreuvée par l'Évangile de la grâce, en écho aux mouvements les plus vifs de la culture protestante et en prise sur les enjeux sociétaux les plus incisifs du siècle présent.

Vous êtes aussi auteur de nombreux livres. Vous m'avez dit une cinquantaine. Vous en avez écrit plusieurs sur Jacques Ellul, évidemment sur Bonhoeffer, mais également — et je l'ai noté parce que nous ne le connaissons pas bien — sur Martin Niemöller, que vous appelez « le prisonnier personnel de Hitler » et qui est contemporain, donc, de Bonhoeffer. Vous avez écrit sur Kierkegaard, puisque je crois que vous faites même partie d'un comité...

— De la Société Kierkegaard.

— Et puis vous avez écrit aussi sur René Girard, sur Lanza del Vasto, sur Maurice Leenhardt, sur Charles Gide également, et puis beaucoup d'autres, sans compter que, si

vous avez la curiosité de regarder les publications de monsieur Rognon, il y a un PDF qui contient trente-trois pages. Donc moi, je vais m'arrêter là. Ce soir, il s'agit uniquement de Dietrich Bonhoeffer, et je vais vous laisser la parole. Merci.

Conférence de Frédéric Rognon

Introduction

Merci beaucoup. Merci pour votre accueil, pour votre invitation. Désolé de vous avoir fait faux bond l'année dernière, et d'autant plus heureux d'être présent, et en bonne santé, parmi vous aujourd'hui. Merci à chacune et chacun d'entre vous d'être présente et présent pour évoquer un homme qui, pour ma part, me nourrit, me bouscule, me déplace depuis un certain nombre d'années : Dietrich Bonhoeffer.

Je ne sais pas ce que vous savez ; sans doute certains, certaines d'entre vous le connaissent un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout. Peut-être y a-t-il des personnes qui ne le connaissent que de nom ou qui en ont juste une image. Donc je vais essayer de n'ennuyer personne, ni de passer au-dessus de la tête de personne non plus. Je vais essayer d'être très concret, de raconter sa vie. Il me semble que, pour parler de Bonhoeffer, le mieux, c'est de le suivre pas à pas dans sa vie. Mais j'évoquerai à la fin aussi quelques éléments de sa théologie, de sa pensée, de son œuvre.

Alors, il se trouve que je n'ai pas connu Dietrich Bonhoeffer, qui est mort en 45, mais il se trouve que j'ai connu quelqu'un qu'il a très bien connu et que j'évoquerai plus longuement tout à l'heure, parce que leur rencontre, entre Dietrich Bonhoeffer et un pasteur français qui s'appelle Jean Lasserre, cette rencontre, je vais essayer de montrer qu'elle a été décisive pour la trajectoire de Dietrich Bonhoeffer et aussi de Jean Lasserre. J'ai très bien connu Jean Lasserre à la fin de sa vie. Il est mort en 83, j'avais une vingtaine d'années, et donc voilà, je suis un peu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours. Je n'ai pas connu le grand homme, mais j'ai connu un grand homme trop peu connu. Je viens juste de publier un livre sur Jean Lasserre pour montrer à quel point cette rencontre a été une sorte de fécondation mutuelle, spirituelle et intellectuelle.

« Le pasteur qui a voulu tuer Hitler » : une vie sous le sceau du tragique

Alors, Dietrich Bonhoeffer, pour le dire en quelques mots — et puis après on va le suivre dans sa vie pas à pas. Ceux qui le connaissent, ne serait-ce que par une formule, une formule très réductrice : c'est « le pasteur qui a voulu tuer Hitler ». Ça, c'est une formule très réductrice. Mais quand il y a eu des anniversaires de Bonhoeffer, notamment pour sa naissance en 2006, le centenaire de sa naissance, ou bien l'année dernière pour les 80 ans de sa mort, certains médias l'ont présenté comme ça. C'est à la fois vrai et faux, comme on va le voir. C'est plus compliqué que ça, mais c'est effectivement un pasteur

allemand qui s'est engagé de différentes façons, comme on le verra, et finalement, à la fin, dans une résistance armée vis-à-vis du IIIe Reich, avec l'intention de tuer, d'assassiner le Führer.

Mais Dietrich Bonhoeffer, c'est beaucoup plus que ça. Et ce qui est assez tragique — on va ce soir aborder des questions un peu lourdes, —, ce qui est tragique dans sa vie, c'est que sa vie en fait est tragique de part en part. Pas seulement sa mort à 39 ans dans un camp de concentration, le 9 avril 45. Pas seulement cela, mais aussi toute sa vie est une vie sous le sceau du tragique, parce qu'il y a toute une série de drames que je vais évoquer, mais il y a aussi toute une série d'échecs. C'est paradoxal de le dire comme ça, mais je dirais que tout ce que Bonhoeffer a entrepris a échoué. Il a essayé de tenir une Église fidèle au Christ, alors que son Église protestante allemande s'est en grande partie affiliée au Führer. Il a essayé de former des pasteurs dans l'esprit de cette Église fidèle au Christ. Il a essayé d'empêcher la montée vers la Seconde Guerre mondiale, et finalement il a essayé d'éliminer le tyran. Et tout cela a échoué, c'était un fiasco. Tout a été un fiasco.

Alors, il ne faut pas dire que la vie de Bonhoeffer est un fiasco, parce qu'il nous laisse un témoignage extraordinaire de courage, de lucidité d'abord — tous les Allemands n'avaient pas sa lucidité — et un modèle de résistance face à l'arbitraire, face à l'injustice, face à la violence. Il nous laisse donc ce témoignage-là, dont on pourra peut-être évoquer l'actualité aujourd'hui. Est-ce qu'on n'a pas besoin de modèles comme ça, en tout cas d'exemples ? Et puis il nous laisse une œuvre, une œuvre théologique absolument pléthorique pour un homme qui est mort à 39 ans et qui avait autre chose à faire que d'écrire, puisqu'il était résistant. Eh bien, il nous laisse seize volumes de cinq cents pages, des milliers et des milliers de pages d'une œuvre théologique que j'évoquerai à la fin et qui n'est pas seulement quantitativement pléthorique, mais qui est aussi d'une puissance, d'une profondeur, d'une originalité tout à fait hors du commun. Voilà pour le dire en introduction.

Enfance et jeunesse : Breslau, Berlin (1906-1923)

Alors, commençons par le commencement. Il est né en 1906, mort en 45, donc à 39 ans. Né en 1906 dans une famille allemande, dans la ville qui s'appelait à l'époque Breslau, qui est maintenant en Pologne, qui s'appelle Wrocław aujourd'hui, mais qui à l'époque s'appelait Breslau, donc dans l'actuel sud-ouest de la Pologne. Mais il n'est pas resté très longtemps dans cette ville, puisqu'à l'âge de 6 ans, ses parents ont déménagé vers Berlin. Son père, en effet, a été nommé en 1912 à l'université de Berlin comme professeur de médecine. Il était neurologue, et puis il a été amené à prendre la direction d'un grand hôpital psychiatrique à Berlin, qui aujourd'hui s'appelle l'hôpital Bonhoeffer. Il y a une station de métro aussi, Bonhoeffer. Donc son père était un médecin réputé qui a pris des responsabilités dans ces années-là.

La famille de Dietrich Bonhoeffer est une famille de la haute bourgeoisie allemande, et même, du côté de sa mère, aristocratique. Et je dis ça parce qu'on va voir que Dietrich Bonhoeffer n'a jamais été préparé aux engagements qu'il a pris. Il était à l'abri du besoin

matériel, mais même aussi à l'abri de toute interrogation politique ou religieuse. Il était dans une famille luthérienne, mais ses parents et ses frères et sœurs — ils étaient huit frères et sœurs — n'étaient pas du tout intéressés par les questions ecclésiastiques. Ce n'étaient pas des pratiquants très fervents. Alors que lui va avoir une vocation qui va l'amener au ministère pastoral, ce qui va détonner par rapport à sa famille.

Le premier grand drame, la première tragédie dans sa vie, c'est la mort de son frère, son frère aîné Walter, qui va mourir au front à la fin de la guerre de 14, en 1918, donc en France, dans les tranchées, alors que Dietrich a 12 ans. C'est un drame épouvantable pour lui, pour toute la famille. On sait qu'il y a beaucoup de familles qui ont perdu des membres dans la guerre de 14, des familles françaises comme des familles allemandes. Mais pour Dietrich, c'est vraiment une déchirure, un drame qui va l'amener à réfléchir à ce que c'est que la guerre. Qu'est-ce que c'est que cette guerre que les Allemands ont perdue ? Je ne vais pas parler trop du contexte historique et politique, mais on sait bien que la manière dont la guerre s'est terminée, et surtout la manière dont le traité de Versailles a été signé, a offert un boulevard aux nationalistes revanchards ; on connaît ce contexte-là. Et Bonhoeffer va beaucoup réfléchir à : qu'est-ce que c'est que la guerre ? En tant que chrétien, comment peut-on percevoir la guerre ? Vous allez voir dans un instant qu'il va évoluer sur cette question-là, mais en tout cas, il est meurtri par ce drame, ce premier drame de la mort de son frère.

Les études de théologie, Rome et la thèse sur l'Église

1923 : il obtient son baccalauréat, son *Abitur*. Il va donc commencer des études, et il annonce à sa famille qu'il va commencer des études de théologie, et tout le monde se moque de lui. Ses frères, ses sœurs : à quoi peut bien servir un théologien ? Qu'est-ce que c'est que la théologie ? Il y a des choses beaucoup plus intéressantes à faire. Donc vous voyez, il n'était préparé ni à ce cheminement théologique, spirituel, ni aux autres engagements. Il va faire ses études de théologie à Tübingen puis à Berlin.

Alors, comme nous sommes dans un cadre œcuménique, en plus accueillis dans une maison catholique, je vais peut-être insister sur un point peut-être moins connu de Dietrich Bonhoeffer. Dietrich Bonhoeffer avait vraiment la passion de l'unité de l'Église, la souffrance de la division des chrétiens. Et, pour un luthérien allemand des années 20, c'est très original, il va faire un voyage à Rome, et pas un petit voyage de vacances : il va y rester trois mois, au cours de ses études de théologie. Pourquoi va-t-il à Rome ? Eh bien, parce qu'il veut comprendre pourquoi cette division entre les chrétiens. Quelles sont les différences entre protestants et catholiques ? Il va à la messe et il se fait expliquer la liturgie. Voyez, il est vraiment très intéressé par ce qui peut être le cœur même de la foi chrétienne, et puis par ce que sont les différences.

Et il va consacrer sa thèse, puisqu'il va faire une thèse en théologie, à une question qui est vraiment secondaire pour les protestants, surtout à l'époque — très importante pour les catholiques, mais secondaire pour les protestants : c'est la question de l'Église. Les étudiants en théologie protestante, quand ils font un mémoire ou une thèse, vont

travailler sur la personne de Jésus-Christ, sur l'exégèse, sur l'éthique, sur des questions doctrinales, mais certainement pas sur l'Église. L'ecclésiologie, c'est-à-dire la doctrine de l'Église, c'est vraiment le parent pauvre de la théologie protestante, surtout à cette époque, et je dirais même depuis la Réforme. Or, lui va décider de faire sa thèse sur l'Église. D'ailleurs, cette thèse, qui est intitulée *Sanctorum Communio*, donc « la communion des saints », va être publiée assez rapidement en allemand, dès 1930, et elle vient tout juste d'être traduite en français. Donc 80 ans, plus de 80 ans après sa mort, pour avoir une traduction... Voilà, il y a les Vosges — enfin, il y a le Rhin plutôt — entre l'Allemagne et la France. Et donc un texte aussi important vient tout juste, il y a deux ans, d'être publié chez Labor et Fides en français. On a donc ce texte sur l'Église ; il essaie de comprendre ce que c'est que la nature de l'Église.

Barcelone (1928-1929) : un nationalisme chrétien

À la fin de ses études de théologie, il y a deux années de vicariat, c'est-à-dire de stage, si vous voulez. Il est encore étudiant, mais il est nommé dans une paroisse, et il va être nommé à Barcelone en 1928, auprès de la communauté expatriée, la communauté allemande de Barcelone. Il va donc rester deux ans comme stagiaire, pasteur stagiaire, à Barcelone. Et là, on a des textes de prédications, de conférences, de correspondance, très étonnants quand on connaît la suite. Si vous connaissez Dietrich Bonhoeffer engagé contre la guerre, engagé contre le nationalisme, le nationalisme chrétien — une expression sur laquelle on reviendra, mais qui revient un peu dans l'actualité aujourd'hui —, quand on connaît le Bonhoeffer d'après 1930, le Dietrich Bonhoeffer que l'on a retenu, c'est-à-dire celui qui est antinationaliste, eh bien, c'est assez étonnant de lire des textes de 1928, 1929. Donc je vais quand même les évoquer, pour voir ce qui va amorcer le virage de 1930.

En 1928, 1929, il réfléchit à la guerre, comme je le disais tout à l'heure, mais il y réfléchit dans un cadre très classique, ce qu'on appelle la tradition de la guerre juste, la théologie de la guerre juste, et il adhère totalement, à ce moment-là, à la théologie de la guerre juste. C'est-à-dire qu'il est influencé par l'état d'esprit de l'Allemagne dans ces années-là, qui a été humiliée par le traité de Versailles. Il considère que les Allemands ont été injustement traités et que, par conséquent, la prochaine guerre sera juste. La prochaine guerre sera une guerre de revanche contre la France. Et il écrit, de manière assez étonnante : « Je sais que c'est un péché de tuer. Mais Dieu m'a placé dans ce peuple-là. » Voyez, il a une argumentation théologique. Dieu m'a placé dans le peuple allemand. Donc je suis prêt à participer à cette guerre-là. Elle sera juste, même si elle sera affreuse, mais je dois le faire. Je dois donc participer à cette revanche. Je ne vais pas en dire plus ; il y a un certain nombre de textes de cette époque qui sont du même tabac et qui sont assez surprenants.

New York, 1930 : la rencontre avec Jean Lasserre

Et qu'est-ce qui se passe en 1930 ? C'est là que je vais évoquer mon ami Jean Lasserre, pasteur français que j'ai rencontré les cinq dernières années de sa vie, entre 78 et 83. Il est mort en 1983, je l'ai connu, il m'a transmis un certain nombre de témoignages, puis il a écrit aussi des choses, et puis j'ai fait des recherches assez précises sur cette rencontre entre Jean Lasserre et Dietrich Bonhoeffer en 1930.

En 1930, Dietrich Bonhoeffer, qui est un excellent étudiant, obtient une bourse pour aller à New York pendant un an, pour parachever sa formation en théologie. Donc il part à l'été 1930, et il se trouve que dans la même promotion, il y a Jean Lasserre. Jean Lasserre est exactement dans la même situation. C'est un Français qui termine ses études en théologie à Paris, qui est un excellent étudiant et qui obtient la même bourse, et il se trouve sur les mêmes bancs de l'Union Theological Seminary, donc le séminaire théologique de New York.

Or, il faut se mettre dans le contexte : un Français et un Allemand, même jeune Français, jeune Allemand, en 1930, ça n'allait pas du tout de soi. Je dirais — c'est pour faire des raccourcis un peu rapides, mais quand même — c'est comme si c'était un Ukrainien et un Russe, ou un Palestinien et un Israélien. Vous imaginez : ils ont tous les deux perdu des membres de leur famille dans la guerre. Dietrich a perdu son frère aîné, Jean Lasserre a perdu plusieurs membres de sa famille. Ils ont été élevés dans la haine du voisin, de l'ennemi héréditaire qu'est l'autre. Et donc ça ne va pas du tout de soi de se trouver dans la même salle de cours.

Mais Jean Lasserre est beaucoup plus ouvert, parce que Jean Lasserre a déjà rencontré des personnes qui sont engagées dans un mouvement pacifiste protestant, et il est devenu déjà quelque peu pacifiste, alors que Bonhoeffer est un nationaliste chrétien pur et dur. La rencontre ne va pas être facile, surtout de la part de Bonhoeffer. La glace ne va pas être brisée tout de suite. Mais il y a un troisième personnage, qui est un Suisse — les Suisses, ils ont toujours un rôle médiateur : Erwin Sutz, qui est dans le même cas de figure, c'est-à-dire que c'est un jeune étudiant en théologie qui se trouve dans la même promotion parce qu'il a obtenu une bourse. Erwin Sutz va essayer de les faire dialoguer, de les rapprocher.

À l'Ouest, rien de nouveau : le tournant vers le pacifisme

Alors, je ne vais pas raconter tout le détail de leur rencontre, même si c'est passionnant, mais il y a un événement qui va être décisif, qui va changer complètement l'orientation théologique et toute la vie de Dietrich Bonhoeffer, et qui va aussi avoir une influence sur Jean Lasserre. C'est une séance de cinéma qui a lieu en décembre 1930 à New York. Ça fait donc déjà quatre mois, cinq mois qu'ils sont côte à côte sans vraiment se parler. Mais ils décident quand même d'aller à la séance de cinéma ensemble. Ça veut dire que la glace commence à fondre. Ils vont à cette séance de cinéma.

Ce film, vous le connaissez peut-être ; vous n'avez peut-être jamais vu le film, mais vous connaissez au moins le roman dont le film est tiré : *À l'Ouest, rien de nouveau*. C'est un roman écrit par un Allemand, Remarque, qui est pacifiste, qui a vécu la guerre de 14, qui a fait la guerre de 14, puis qui est devenu pacifiste du fait de la guerre de 14, et qui écrit un roman qui raconte le quotidien des tranchées vu du côté allemand. Alors, ce n'est pas une autobiographie, mais il y a beaucoup d'éléments autobiographiques qu'il met dans le personnage principal, qui raconte ce qu'il vit, toutes les horreurs de la guerre de 14. Pour écrire mon livre sur Jean Lasserre, j'ai relu ce roman — je l'avais lu quand j'étais jeune —, je l'ai relu l'été dernier, l'été 2025. Je n'ai pas vu le film, mais déjà le roman, c'est assez glaçant.

Je vous donne juste un exemple parmi tous les récits du quotidien des tranchées. C'est un roman, ce n'est pas un manifeste politique, ce n'est pas un manifeste pacifiste, c'est un roman qui raconte ce qui se passe. Mais le lecteur ne peut pas ne pas devenir pacifiste, pourrait-on dire, quand il lit ce qui se passe. Je vous donne cet exemple. Le personnage principal doit quitter sa tranchée pour s'approcher de la tranchée française, et puis il y a un bombardement ; il se trouve au fond d'un trou d'obus. À ce moment-là, il y a un Français, un soldat français, qui tombe dans le même trou d'obus, et il se dit ce que dirait chaque soldat : « C'est lui ou moi. » Donc il l'égorge. Et cet acte est décrit très concrètement : comment il s'y prend pour l'égorger. Et une fois qu'il l'a égorgé, il regarde ses vêtements, et dans ses vêtements il trouve la lettre de sa jeune épouse, la photo de sa petite fille. Et lui, il a aussi une petite fille, il a aussi une jeune épouse, et il s'identifie à celui-là. Pourquoi lui ? Pourquoi moi ? Et quelle absurdité que cette guerre, pourquoi cette guerre, pour qui, et cetera. Et voilà, simplement raconté ainsi. Il n'y a pas besoin d'avoir un texte argumenté. C'est une manière, de la part de l'auteur, de faire cheminer le lecteur vers des positions anti-guerre.

Donc ils vont voir ce film qui vient de sortir, qui est tiré de ce roman. Petite précision : ce film sort aussi en Allemagne en 1930, mais le mouvement nazi, qui n'est pas encore au pouvoir mais qui est en train de monter vers le pouvoir, est tellement fort qu'après une semaine de manifestations violentes autour des salles de cinéma, au bout d'une semaine, le film est interdit, alors que nous sommes encore dans la République de Weimar, en démocratie.

Eux, donc, à New York, regardent ce film, et ce film est terrible pour l'un comme pour l'autre, parce qu'ils voient la réalité de ce qu'ont vécu leurs frères, leurs oncles. Mais ce qui les glace le plus, c'est l'attitude du public. Parce qu'il y a là un public de jeunes Américains qui n'a pas connu la guerre. Bon, les États-Unis sont entrés en guerre en 1917. Mais tous ces jeunes qui sont là n'ont pas eu un membre de leur famille qui est mort. Ils n'ont pas du tout été touchés de la même manière. Et tous ces jeunes Américains prennent ce film pour un jeu — on pourrait dire aujourd'hui un jeu vidéo. Quand les Allemands avancent, ils applaudissent, ils chantent. Quand ce sont les Français, ils sifflent, ils hurlent, et puis ils se mettent à crier dans la salle. Ils prennent ça comme un divertissement.

Et pour Dietrich et Jean Lasserre, c'est une épreuve terrible. Et à la sortie de la séance de cinéma — Jean Lasserre me l'a raconté, le biographe de Dietrich Bonhoeffer le raconte aussi, Bethge, qui a écrit la biographie de Bonhoeffer, le raconte —, ils ne sont plus les mêmes, et ils se font l'un à l'autre une promesse : s'engager ensemble pour la paix, pour la réconciliation entre les peuples, à commencer par les Français et les Allemands. Et cela au nom du Christ, parce que tous les deux sont de futurs pasteurs qui découvrent que le Christ est bien au-dessus de tous les clivages nationaux, que les chrétiens ne doivent pas se faire la guerre, surtout entre chrétiens, que cela leur est interdit, et qu'il s'agit donc de tout faire pour empêcher la prochaine guerre.

Voyez, il y a vraiment un virage chez Dietrich Bonhoeffer. D'ailleurs, Dietrich Bonhoeffer en parlera en reprenant l'image du chemin de Damas pour l'apôtre Paul. Il dira : « Je suis passé du nationalisme chrétien au pacifisme chrétien grâce à Jean Lasserre. » Et ils vont tous les deux circuler dans le reste de l'année, enfin l'année 31. Ils vont faire le tour des États-Unis, ils vont aller au Mexique, et chaque fois prendre la parole ensemble, un jeune Français, un jeune Allemand, dans le même sens, le sens de la paix au nom du Christ et de la réconciliation entre les peuples. Et ça va beaucoup marquer leurs auditoires de voir un Français et un Allemand, à l'époque — encore une fois, il faut se mettre dans le contexte — qui parlent d'une même voix.

Berlin, 1931 : trois ministères simultanés

1931 : ils vont devoir se quitter, puisqu'ils rentrent chacun dans son pays, Dietrich Bonhoeffer en Allemagne, Jean Lasserre en France, et ils vont donc tous les deux avoir un ministère pastoral. Je ne vais plus parler de Jean Lasserre, sinon on va y passer la nuit. Je vais continuer de raconter l'histoire de Bonhoeffer.

Dietrich Bonhoeffer est donc ordonné pasteur, mais il ne va pas avoir tout de suite un ministère pastoral, un ministère en paroisse. Il va avoir, en 1931, trois ministères simultanés non pastoraux — enfin, non paroissiaux, plus exactement.

D'abord, un ministère d'enseignant. Il est tout jeune, vous voyez : il est né en 1906 et nous sommes en 1931, donc il est tout jeune, mais il est déjà enseignant à la faculté de théologie de Berlin. Il a à peu près l'âge de ses étudiants. Et d'ailleurs, si vous avez vu des photos de Dietrich Bonhoeffer, il a toujours eu un air adolescent. Donc on ne voyait pas tellement la différence avec ses étudiants, et ces étudiants, qui ont témoigné par la suite, disaient : « Il était comme nous, sauf quand il prenait la parole ; là, on voyait qu'il n'était pas comme nous. » Il avait déjà une réflexion, un cheminement spirituel et théologique extrêmement profond. Donc il enseigne ; on a plusieurs de ses cours qui ont été publiés, notamment sur l'Église, le sens de l'Église, mais aussi des cours d'exégèse, des cours de dogmatique. Donc, un premier ministère, doctoral.

Un deuxième ministère, en même temps, qui est un ministère de catéchète. Il va avoir la responsabilité de la catéchèse des enfants d'un des quartiers très défavorisés de l'est de Berlin, autour d'une paroisse dont il n'est pas le pasteur — il a juste la responsabilité

catéchétique —, mais des enfants qui viennent de milieux sous-prolétaires, ou en tout cas prolétaires, donc avec de grandes difficultés sociales, et nous sommes en 31, donc dans un contexte d'affrontements quotidiens entre nazis et communistes dans les rues de Berlin. Il y a des morts tous les jours. Et donc il a cette responsabilité d'accompagner ces enfants dans l'éveil à la foi chrétienne, et il avait un charisme vraiment très fort pour la jeunesse. Le vieux pasteur qui lui passe le flambeau a été complètement débordé, complètement dépassé par ces jeunes qui étaient déstructurés dans leur famille — bon, pas besoin d'avoir une famille en difficulté pour avoir des problèmes de discipline, mais voilà, il y avait de gros problèmes de discipline. Ce pasteur n'arrivait pas à les tenir, et Dietrich Bonhoeffer, lui, arrive à les captiver en leur racontant des histoires. Qu'est-ce qui lui est arrivé à New York ? Il a été à Harlem, il a rencontré des communautés noires à Harlem. Il leur raconte ça, et puis petit à petit les enfants l'adorent. Il commence à y avoir un lien très fort avec lui, et il les emmène passer une semaine dans une forêt à 40 km de Berlin, où il a acheté un chalet, pour les sortir de leur milieu et pour vivre un temps communautaire avec eux. Bon, je ne vais pas non plus rester trop longtemps là-dessus, mais vous voyez, il y a cette dimension d'un charisme de catéchète.

Et puis le troisième ministère, et j'y resterai un peu plus longtemps, c'est le ministère d'aumônier des étudiants, pas seulement des étudiants en théologie, mais des étudiants de l'université de Berlin. Et là, ça va être beaucoup plus difficile, parce que nous sommes en 31 et que le mouvement nazi est en très forte croissance, et notamment la jeunesse nazie, avec des idées nazies mais aussi des comportements, est très forte dans l'université. Et donc, quand il veut aborder des questions de réconciliation entre les peuples au nom du Christ, eh bien, les étudiants nazis viennent saboter son enseignement ; il a beaucoup de difficultés avec ce mouvement de jeunes nazis.

Les rassemblements de jeunes pour la paix et Fanø (1932-1934)

Alors, il essaie de réfléchir — et vous allez voir, quand j'évoquais tous ces échecs tout à l'heure, il va toujours essayer de trouver un moyen de contourner la difficulté — et de construire une Église avec des jeunes qui puissent travailler à la paix. Il imagine d'organiser des rencontres de jeunes de toute l'Europe. C'est un peu un précurseur des rassemblements de Taizé, si vous voulez, peut-être pas avec 300 000 personnes mais avec une centaine de jeunes. Ce sont des responsables de mouvements, mais des responsables de mouvements d'Allemagne, de France, de Belgique, de Suisse, de Suède, d'Angleterre, d'Italie, et donc de différentes Églises. Et il les rassemble chaque année dans un pays différent, une fois en Tchécoslovaquie, une fois en Suisse, une fois au Danemark. Et chaque fois, il les rassemble autour de la question de la paix, parce qu'on voit bien la montée des périls, on voit bien qu'on va vers la guerre. Et donc il travaille la question de la paix avec la Bible, avec des échanges spirituels, avec des échanges entre eux.

Son objectif, c'est que les jeunes de différents pays se connaissent entre eux, et de pays qui risquent d'être belligérants les uns contre les autres prochainement. Il essaie de faire

en sorte que ces jeunes fassent boule de neige. Ils rentrent ensuite chez eux et ils essaient d'insuffler dans leurs mouvements de jeunesse un courant de réconciliation et d'hostilité à la guerre, de réconciliation entre les peuples, en espérant — c'est son utopie — que les jeunes puissent empêcher les adultes, leurs parents, de se faire la guerre entre eux. Ça, ce sera un échec, mais il va tout faire pour ça.

Et il y a notamment en 1934 — alors là, on est déjà sous le III^e Reich —, en août 34, le dernier rassemblement qu'il peut organiser, donc déjà un an et demi après l'arrivée de Hitler au pouvoir, au Danemark, sur la petite île de Fanø : un rassemblement d'une centaine de jeunes de toute l'Europe. Et il y fait un discours. Là, il retrouve Jean Lasserre, qui vient donc de France — il est pasteur à Maubeuge à ce moment-là ; non, il est pasteur à Bruay-en-Artois, puis après il sera à Maubeuge, donc dans le nord de la France. Ils se retrouvent là, et Jean Lasserre dira que Dietrich Bonhoeffer a une lucidité sur les risques que présente d'abord le national-socialisme, et que présente la montée vers la guerre, et qu'il a des positions très pacifistes.

Je vous donne un exemple. On demande à Dietrich Bonhoeffer à ce moment-là : « Qu'est-ce que vous ferez si la guerre se déclare ? » Et Dietrich Bonhoeffer dit, en août 34 : « Si la guerre se déclare, j'espère que Dieu me donnera la force d'emmener le maximum de chrétiens entre les belligérants et, avec des prières et des cantiques, d'espérer qu'un miracle se produise. » Vous voyez, là, on est dans l'utopie pacifiste la plus radicale. J'insiste un peu, parce que vous voyez la différence avec Barcelone, la différence qui est liée à la rencontre de Jean Lasserre. 1930, c'est le premier tournant. Mais je le dis aussi parce qu'il y aura un deuxième tournant, que j'annonce pour 1939, et qu'il ne va pas rester sur cette position-là. Mais dans les années 30, il est sur cette position, sur une position de pacifisme radical. Il va même beaucoup plus loin que Jean Lasserre. Il pense que l'on peut provoquer par la prière un miracle pour empêcher la guerre, et qu'en tout cas il est interdit aux chrétiens de prendre les armes, et que la seule chose qu'ils puissent faire, c'est de se mettre entre les belligérants : mourir plutôt que tuer. Il est sur cette ligne-là.

1933 : l'arrivée de Hitler au pouvoir et le premier acte de résistance

Alors, je reviens un peu en arrière. J'ai évoqué ce ministère d'aumônier des étudiants et ces rassemblements de jeunes — ce sera le dernier en 34 —, mais je reviens maintenant à l'arrivée de Hitler au pouvoir, en janvier 33.

À ce moment-là, Dietrich Bonhoeffer est très lucide. Peu d'Allemands sont lucides, vous savez, et notamment peu de protestants allemands. 90 % des protestants allemands ont voté Hitler. Les catholiques avaient un parti de centre droit, le Zentrum, qui a fait en quelque sorte tampon pour éviter que des votes catholiques aillent vers Hitler. Mais les protestants étaient en très grande majorité à accueillir cet homme presque comme le Messie. Et certains le voyaient comme le Messie, en voyant dans son arrivée au pouvoir une épiphanie. C'était le terme qui était employé par certains théologiens protestants. Il y

avait peu de gens lucides comme Dietrich Bonhoeffer. Martin Niemöller, par exemple, qui va prendre la direction de l'Église confessante, de résistance spirituelle au nazisme, mettra six mois à se rendre compte de la réalité. Ce sera seulement à l'automne 33. Mais il a voté Hitler, Martin Niemöller. Dietrich Bonhoeffer, lui, est clair ; pour lui, il est clair dès le départ que c'est une catastrophe et qu'il va falloir résister. Comment résister contre cette emprise du totalitarisme ?

Deux jours après l'arrivée de Hitler au pouvoir, par la providence, peut-on dire, il a la parole à la radio, parce que c'est une émission religieuse prévue de longue date et que c'est son tour. Donc voilà, il a 27 ans, un jeune pasteur de 27 ans qui parle à la radio deux jours après l'arrivée de Hitler au pouvoir et qui met en garde ses auditeurs : attention que le *Führer* ne devienne pas le *Verführer*, c'est-à-dire le séducteur. Il joue sur les mots en allemand, entre *Führer*, le guide, et *Verführer*, le séducteur. Ça veut dire que c'est le premier acte de résistance du IIIe Reich, deux jours après l'arrivée de Hitler au pouvoir, de la part d'un jeune pasteur de 27 ans. C'est aussi le premier acte de censure, parce que l'émission est coupée au milieu. Hitler avait déjà prévu qu'il fallait prendre le contrôle de la radio, et donc l'émission est interrompue alors qu'elle était en direct. Et Bonhoeffer va essayer de trouver des moyens de résister.

L'Église confessante et le synode de Barmen (1933-1934)

Alors, au cours de l'année 33, Martin Niemöller, qui est très proche de Bonhoeffer, qui est un pasteur allemand qui va prendre le flambeau de la résistance spirituelle, mettra à peu près six mois : c'est à peu près au mois d'août, juillet-août, qu'il se rend compte que Hitler mène son peuple à la catastrophe. Qu'est-ce qui le fait prendre conscience de ça ? C'est une décision, une double décision de Hitler.

D'une part, de nommer un *Reichsbischof*, c'est-à-dire un évêque des évêques. Jusqu'ici — vous savez sans doute, aujourd'hui comme alors en Allemagne —, chaque *Land*, donc chaque région, a un évêque, et chaque Église régionale est autonome. Il n'y a pas un évêque des évêques. Et Hitler va nommer un évêque des évêques, un *Reichsbischof*, donc un évêque du Reich, qui est évidemment favorable au IIIe Reich. Et donc là, déjà, l'Église est sous emprise.

Et puis la deuxième raison qui va amener Martin Niemöller à se rapprocher de Bonhoeffer, c'est une loi qui va être votée — enfin, elle ne va pas être votée, elle va être imposée, c'est un décret qui va être imposé par le Führer — pour exclure du corps pastoral tous les pasteurs qui ont une ascendance juive. Ce qu'on appelle le « paragraphe aryen ». Donc tous ceux qui ne sont pas aryens : les pasteurs qui sont évidemment chrétiens mais qui ont une grand-mère, une arrière-grand-mère juive, et cetera, sont exclus du corps pastoral. Or, nous sommes dans une Église d'État, on n'est pas en régime de laïcité. Donc le Führer s'ingère, s'insère, s'insinue dans les affaires de l'Église et exclut du corps pastoral tous les pasteurs qui ont une ascendance juive.

Et ça, ça va être le déclic pour Martin Niemöller. Il va se rendre compte que là, il y a quelque chose qui ne va pas, et ça va être le début de l'Église confessante, c'est-à-dire d'une Église qui n'est pas une Église en tant que telle, qui est une partie de l'Église protestante, mais qui va essayer de résister spirituellement contre le IIIe Reich. Et il lance un appel à tous les pasteurs — il y a 21 000 pasteurs en Allemagne à cette époque — pour qu'ils intègrent ce qui va devenir l'Église confessante, et notamment qu'ils soient solidaires de tous leurs confrères qui sont exclus. Et il va y avoir quand même 7 000 pasteurs sur 21 000, donc ça fait un tiers des pasteurs. À ce moment-là, l'Église confessante est minoritaire, mais elle a quand même un certain poids. 7 000 pasteurs s'engagent avec Martin Niemöller. Évidemment, Dietrich Bonhoeffer est le premier à signer.

Dietrich Bonhoeffer va quitter l'Allemagne pendant un an et demi, jusqu'en juin 35, pour aller en Angleterre, et là il sera pasteur de paroisse auprès des deux paroisses germanophones de Londres. Donc il va soutenir l'Église confessante à distance. Il va tout faire pour la soutenir, mais il n'est pas en Allemagne. Et c'est pendant son absence que vont être votées, par le synode de Barmen — si ce nom vous est connu, je pense que certains le connaissent. Barmen, c'est une commune de la Ruhr, qui a disparu d'ailleurs aujourd'hui, qui a été engloutie dans une autre commune. Mais c'est un nom important pour l'histoire du protestantisme allemand et, je dirais, pour l'histoire de l'Église. C'est là que le synode de l'Église confessante va édicter et voter des thèses qui dénoncent l'emprise du régime sur l'Église et qui dénoncent ce qu'on appelle les *Deutsche Christen*, c'est-à-dire les chrétiens nazis. *Deutsche Christen*, ça veut dire « chrétiens allemands », mais en fait ce sont les chrétiens, les professeurs de théologie, les pasteurs, les évêques qui sont nazis. Le synode va donc les dénoncer comme étant une hérésie, comme étant hérétiques, parce qu'ils accueillent un homme providentiel alors que nous n'avons qu'un seul Seigneur, c'est le Christ.

Je ne vais pas trop détailler — rien que ça, ce serait une conférence, les thèses de Barmen —, mais je vous dis l'essentiel : les thèses de Barmen, c'est un christocentrisme. Il n'y a qu'un seul Seigneur, c'est le Christ. Nous n'avons pas à accueillir un événement politique ni un homme comme étant envoyé de Dieu. Et donc c'est une démarcation spirituelle. Il ne s'agit pas d'une résistance avec les armes : une résistance spirituelle, qui dénonce et qui diffuse son message dans toute l'Allemagne, qui dénonce donc l'hérésie des *Deutsche Christen*.

Dietrich Bonhoeffer n'est pas à Barmen, mais il soutient tant qu'il peut. Il soutient de façon un peu critique, parce qu'il considère — si vous connaissez ces thèses, et je vous invite à les lire, on les trouve partout, les thèses de Barmen, donc de mai 34 — que ces thèses n'ont pas un mot en faveur des juifs. Et de ce fait, Dietrich Bonhoeffer considère que l'Église confessante est trop timide. Elle devrait défendre ceux qui ne sont pas chrétiens. Les thèses de Barmen, c'est en quelque sorte une défense de l'Église par l'Église. On se défend soi-même, mais il n'y a pas un mot pour les autres.

Et Martin Niemöller dira après la guerre — puisque lui va survivre à la guerre —, il le dira dans un acte de repentance. Vous connaissez peut-être cette formule : « Quand ils sont venus chercher les juifs, je n'ai rien dit, parce que je n'étais pas juif. Quand ils sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, parce que je n'étais pas communiste. Quand ils sont venus chercher les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate — Martin Niemöller était plutôt de droite, hein. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Et quand ils sont venus me chercher, il n'y avait plus personne pour protester. » Et donc ça, c'est un acte de repentance de 1946 de Martin Niemöller, qui considère qu'il n'a pas été assez pour les autres. Il va développer cette notion, qui vient de Dietrich Bonhoeffer : une Église n'est Église que si elle est une Église pour les autres, c'est-à-dire pour ceux qui ne sont pas membres de l'Église, à commencer par les juifs et tous ceux qui sont persécutés. Donc vous voyez, Dietrich Bonhoeffer est un peu critique de Barmen, en considérant que l'Église confessante n'est pas allée assez loin dans son courage, dans son audace. Bonhoeffer a une position plus radicale encore.

De Londres au séminaire clandestin de Finkenwalde (1935-1937)

Il revient en Allemagne en 1935, en juin 35. Avant de revenir en Allemagne, il hésite, parce que — et ça va peut-être vous surprendre si vous ne connaissez pas cette histoire — avant de revenir en Allemagne, il envisage d'aller en Inde rencontrer Gandhi. Il est dans cette période de pacifisme radical, qui va s'arrêter en 39 : donc de 1930 à 1939, la deuxième période de la vie adulte de Dietrich Bonhoeffer est une période pacifiste. Et donc il veut aller voir Gandhi pour apprendre des techniques de résistance non violente. Et finalement il se ravise, sous l'influence d'un grand théologien qui s'appelle Karl Barth, qui lui dit : « Mais votre place est en Allemagne, votre maison est en train de brûler, revenez vite, on a besoin de vous », plutôt que d'aller en Inde. Et il se laisse influencer par Karl Barth, donc il rentre en Allemagne.

Qu'est-ce qu'il va faire pendant ces années-là ? Il reste encore dans la perspective d'une résistance non violente, spirituelle ; il n'est pas encore question de prendre les armes. Et l'Église confessante, qui est encore en assez bonne forme en 35, lui confie un ministère décisif, qui est la formation des futurs pasteurs dans un séminaire clandestin de l'Église confessante. Et donc il va créer et animer pendant plus de deux ans, jusqu'en novembre 37, un séminaire clandestin, qui est d'abord au bord de la Baltique, mais surtout, assez rapidement, à partir d'août 35 jusqu'en novembre 37, à Finkenwalde. Finkenwalde, c'est aussi un nom important dans l'histoire du protestantisme allemand, mais je dirais dans l'histoire de l'Église. Finkenwalde, c'est un lieu dans le delta de l'Oder — aujourd'hui, c'est en Pologne —, un lieu assez caché, où il peut former de façon clandestine une centaine de jeunes hommes pour être pasteurs dans l'esprit de l'Église confessante.

Donc il les enseigne, il leur donne des cours, mais il suscite aussi entre eux une vie communautaire. Ce ne sont que des hommes — il n'y avait pas encore de femmes pasteurs —, donc une centaine de jeunes hommes. Dietrich Bonhoeffer, là aussi, ça le

rapproche sans doute du catholicisme : il a une sensibilité à la vie communautaire, voire à la vie monastique. Ce qu'il propose à ces jeunes hommes, c'est une vie quasi monastique, avec des temps de silence, des temps de célébration, des temps de prière communautaire, des temps de prière individuelle, des temps de lecture de la Bible individuelle, des temps de lecture ensemble. Et même, il réintroduit — ce qui n'est pas très bien vu par les luthériens — la confession. Sauf que ce n'est pas une confession à un prêtre, c'est la confession mutuelle entre deux frères. Mais il réintroduit ce que Luther avait aboli, c'est-à-dire la confession. Donc voyez, il a cette sensibilité communautaire, quasi monastique.

Et il va donc pendant deux ans former une centaine de jeunes pasteurs, et on a de cette période-là des textes de ses cours, et l'un de ces cours est devenu un livre très important — j'y reviendrai tout à l'heure — qui s'intitule en allemand *Nachfolge*. *Nachfolge*, ça veut dire « la suivance », la suivance du Christ. Ça a été traduit d'abord en français par *Le Prix de la grâce*, et la dernière traduction, qui est une amélioration, la dernière édition, a été intitulée *Vivre en disciple*, avec comme sous-titre *Le Prix de la grâce*. Ça, c'est un livre de cette période-là, qui est l'émanation de son enseignement.

Mais la Gestapo finit par trouver Finkenwalde et arrête la plupart des étudiants. Certains seront emprisonnés, d'autres seront repérés et envoyés sur le front dès la déclaration de guerre. Ce qui fait qu'on a très peu de témoins de cette époque ; très peu ont pu témoigner après la guerre, parce qu'ils sont quasiment tous morts. Dietrich Bonhoeffer n'est pas arrêté — là, on est en novembre 37. Il n'est pas arrêté, mais il est interdit de parole publique.

Le vicariat collectif en Poméranie orientale (1937-1938)

Et donc — tout ce qu'il a essayé, encore une fois, a échoué — il va essayer de trouver un autre moyen d'empêcher l'emprise du régime et la montée vers la guerre. Il va continuer la formation des pasteurs sous une forme plus discrète, ce qu'on va appeler le vicariat collectif. Le vicariat collectif, c'est que les futurs pasteurs sont déjà mis en paroisse — ils sont donc stagiaires, jeunes pasteurs stagiaires — dans une région qui est encore favorable à l'Église confessante, en Poméranie orientale.

L'Église confessante est en train de se réduire comme peau de chagrin sous le coup de la répression. Martin Niemöller est arrêté dès le 1er juillet 37, puis envoyé en camp de concentration. C'est donc la tête de l'Église confessante. La plupart des responsables de l'Église confessante sont soit assassinés, soit déportés. Donc l'Église confessante est en train de partir à vau-l'eau. Il reste encore une petite région, et là il nomme des pasteurs dans les paroisses. Ils sont donc pasteurs la journée, et la nuit il les enseigne. Il les rassemble pour les enseigner. Bon, ils devaient dormir de temps en temps, mais pas beaucoup, entre leur activité pastorale la journée et, la nuit, l'enseignement. Mais ça dure une petite année, et puis au bout d'un an il est obligé d'arrêter. Ça devient extrêmement difficile.

1939 : le second tournant et l'entrée dans l'Abwehr

Nous sommes là fin 38, et c'est là que vont se passer des événements très importants pour la vie de Dietrich Bonhoeffer, mais en même temps je vais y rester un peu, parce que c'est assez subtil. Il n'est pas devenu d'un seul coup, du jour au lendemain, l'assassin de Hitler ou celui qui voulait assassiner Hitler. Les choses sont beaucoup plus complexes.

Fin 38, il arrête donc le vicariat collectif et il se demande : « Qu'est-ce que je peux faire ? Tout ce que j'ai essayé a échoué, et on va vers la guerre. » On le voit en décembre 38, on voit bien que la guerre se profile, et c'est à ce moment-là qu'il est approché par des résistants de la résistance armée. Donc là, on change de registre. Résistance armée en Allemagne : il faut toujours le dire en France. En France, on a tendance à confondre Allemands et nazis pour cette période. Mais non, il y avait des résistants en Allemagne qui tentaient d'assassiner le tyran.

Pourquoi est-ce qu'il est approché par cette résistance ? Parce qu'il a deux beaux-frères, qui ont épousé deux de ses sœurs, qui sont des résistants. C'est comme ça qu'il est approché. Ce que je vais dire maintenant va vous surprendre si vous ne connaissez pas cette histoire, parce qu'elle est assez extraordinaire. Sachez que le lieu où se préparent les attentats, donc le lieu de la résistance contre le IIIe Reich, c'est le contre-espionnage du IIIe Reich. C'est-à-dire que le service de renseignement du IIIe Reich est en réalité une pépinière de résistants, qui en apparence travaillent pour le Reich mais en réalité, en coulisse, travaillent contre le Reich. Ce qui, d'ailleurs, donne un peu d'espoir : ça montre que même la dictature la pire a toujours ses failles. C'est ce qu'on appelle l'Abwehr, donc le contre-espionnage. Il y a, à l'intérieur de l'Abwehr, des conjurés qui cherchent à préparer des attentats contre Hitler. Et il y aura une quinzaine d'attentats — on le sait trop peu — qui tous vont échouer. Bien entendu, Hitler ne va pas mourir dans un attentat, mais il y aura une quinzaine d'attentats qui vont être fomentés par l'Abwehr.

Or, les deux beaux-frères de Bonhoeffer sont membres de l'Abwehr ; ce sont des agents doubles, si vous voulez. En apparence, ils sont au service du Reich. En réalité, ils cherchent à comploter contre le Reich. Dietrich Bonhoeffer, approché par ses deux beaux-frères, dit : « Mais qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Je suis théologien, je suis pasteur, en plus j'ai donné ma vie à Jésus-Christ. Donc pour moi, il est impossible de verser le sang. Un chrétien ne doit jamais tuer. Donc qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » Et ses deux beaux-frères disent : « On a besoin de toi, on a une mission pour toi. »

Alors, j'expliquerai dans un instant quelle sera cette mission, mais il va passer six mois à prendre sa décision. Ça ne se fait pas du jour au lendemain : jusqu'en juin 39. Pendant six mois, c'est une crise intérieure, spirituelle, existentielle. Est-ce que je le fais ? Est-ce que je ne le fais pas ? Et la décision va être prise lors d'un deuxième voyage à New York, en juin 39. C'est étonnant que les deux tournants dans sa vie soient à New York : 1930, 1939.

En 39, il va à New York parce qu'il est invité par un grand théologien américain, Niebuhr, qui veut le mettre à l'abri de la guerre qui se profile, mais qui trouve le prétexte de la traduction de son livre *Nachfolge* en anglais. Puis, une fois qu'il est à New York, il lui dit :

« Voilà, reste ici, on va te trouver un poste dans une université américaine, tu laisses passer l'orage. » Et là, Dietrich Bonhoeffer a pris sa décision : « Non, je rentre. » Non seulement je rentre dans mon pays, mais je vais rejoindre l'Abwehr.

Il y a beaucoup de photos de Dietrich Bonhoeffer, vous en avez sans doute vu. Il y en a une qui est prise sur le pont du transatlantique qui l'amène à New York. On le voit à l'aller, donc ; on le voit crispé, certainement en train de réfléchir, de prier. Et puis on a une photo au retour. Il s'arrête à Londres avant d'arriver en Allemagne. Petite parenthèse, j'aurais dû le dire : sa sœur jumelle, Sabine, a épousé un juif. Ils ont dû s'exiler en Angleterre, et donc il est chez sa sœur, dans le jardin. C'est une des photos les plus connues de Dietrich Bonhoeffer. On le voit dans le jardin de sa sœur à Londres, et il est complètement détendu, libéré. Mon interprétation, c'est que ce qui l'a libéré, c'est d'avoir pris sa décision. Quoi qu'il en coûte, parce qu'il sait ce qui l'attend.

« Dix ans après » : désobéir à Dieu par obéissance à Dieu

Alors, qu'est-ce qui l'a amené à entrer dans l'Abwehr, à devenir un agent double ? Ce n'est quand même pas banal : un pasteur, théologien, pacifiste radical, qui devient un agent double, qui va participer à un complot visant à assassiner le tyran. Ça ne va pas de soi. Alors là, je pourrais aussi en parler toute la nuit, mais je vais essayer d'être synthétique. Qu'est-ce qui l'a amené à cette décision ? Chacun a son interprétation, mais il y a quand même quelques textes qui orientent une interprétation qui me semble en tout cas la meilleure.

Il y a un texte notamment qui est très fascinant, très troublant. Alors, je ne sais pas si vous allez travailler après, peut-être par groupes, pendant l'année, pourquoi pas, sur les textes de Dietrich Bonhoeffer : c'est au début du livre qui s'intitule *Résistance et soumission*, et ce texte s'intitule « Trente ans après »... pardon, « Dix ans après » ou « Dix ans plus tard », et il date de 1943, c'est-à-dire janvier 43, donc dix ans après l'arrivée de Hitler. C'est donc un bilan de la première décennie du nazisme. Et c'est dans ce texte, à mon avis, qu'on trouve la réponse à la question : pourquoi est-ce qu'il a décidé de rejoindre l'Abwehr ?

Eh bien, il dit d'abord : nous, luthériens allemands, nous avons été conditionnés au devoir d'obéissance aveugle. Donc il y a une autocritique vis-à-vis de sa tradition luthérienne. Nous devons apprendre le devoir de la désobéissance aux ordres injustes. Donc là, déjà, il y a tout un développement très fort, en 43, sur la désobéissance aux ordres injustes. On a vu ça avec Nuremberg et les années 50, 60, et là nous sommes en 43.

Et puis il dit ceci : notre Dieu nous demande de ne pas tuer — le Décalogue. Mais notre Dieu nous demande surtout d'être libres, et il nous demande d'être libres au point de lui désobéir par... c'est très paradoxal : de désobéir au Décalogue, de désobéir à la parole de Dieu par obéissance à Dieu. C'est-à-dire par obéissance à la mission, ou au devoir, de

liberté. Nous devons être libres de désobéir à Dieu pour être encore plus obéissants à Dieu. Voyez, c'est très dialectique, très paradoxal, mais je ne vais pas développer cela.

Et finalement, il dit : « J'espère qu'il me pardonnera cet horrible crime, ce péché que je vais faire. J'espère qu'au jugement dernier, il saura, avec toute sa miséricorde, me pardonner. Je suis conscient de me mettre en porte-à-faux vis-à-vis de Dieu en rejoignant une conjuration qui vise à faire couler le sang. Mais je dois le faire. Mais j'espère que Dieu me pardonnera. »

La conjuration et le 20 juillet 1944

Alors, qu'est-ce qu'il va faire ? Quel va être son rôle ? Que peut faire un théologien comme agent de l'Abwehr ? La conjuration — disons, les conjurés qui préparent l'attentat —, c'est à peu près 200 personnes. 200 personnes dont certaines sont très bien placées dans la Wehrmacht. Ce que je vais vous dire, là aussi, va vous surprendre, parce que je pense que vous ne le savez pas. Le commandant de la Wehrmacht à Paris, après l'invasion de la France, le commandant de la Wehrmacht à Paris est un conjuré.

Je fais peut-être de petits allers-retours dans le temps, mais j'arrive à l'attentat du 20 juillet 44, donc beaucoup plus tard. Lorsque l'attentat, le quinzième attentat, qui a failli réussir mais qui a échoué, a lieu, on est persuadé que Hitler est mort. Le commandant de la Wehrmacht à Paris fait procéder aux arrestations par la Wehrmacht. La Wehrmacht, ce sont des militaires. Donc ils obéissent à leur commandant. Si on leur dit d'aller dans un sens, ils y vont. Si on leur dit d'aller dans l'autre sens, ils y vont. Il leur donne l'ordre d'arrêter tous les SS de Paris : 1 200 personnes. Tous les SS de Paris sont arrêtés, amenés au poteau d'exécution. Et à ce moment-là, Hitler prend la parole à la radio en disant : « Je ne suis que blessé, je ne suis pas mort. » Et c'est donc le commandant de la Wehrmacht à Paris qui est passé par les armes. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que Paris aurait pu être libéré le 20 juillet ou le 21 juillet 44, et par des Allemands. Bon, ça, on n'aime pas trop. On aime bien : voilà, Paris libéré par les Français, c'est le 24 août ou le 25 août. Mais donc, un mois après ; voyez, il aurait pu être libéré un mois avant.

Donc le commandant de la Wehrmacht à Paris est un conjuré. Le commandant de la Wehrmacht à Vienne est un conjuré. Le maire de Leipzig est un conjuré. Donc il y a des hommes politiques, des commandants, des gens bien placés dans l'armée qui sont des conjurés. Mais évidemment, tous ces gens-là ne peuvent pas approcher Hitler. Impossible d'arriver à trois pas de Hitler. Il y a un homme qui peut approcher Hitler, c'est Stauffenberg. Stauffenberg, c'est un militaire qui a toujours été nazi, jusqu'en 41. Et puis en 41, lors de la campagne de Tunisie, il a été horriblement blessé. Il a perdu un bras, deux doigts de la main qui lui reste, et un œil. Et puis c'est là qu'il a commencé à se retourner contre Hitler. Mais il a la confiance de Hitler ; c'est le seul qui puisse poser la bombe. Donc ce n'est pas Bonhoeffer qui a posé la bombe. C'est absurde. Ne dites pas que Bonhoeffer est celui qui a essayé de tuer Hitler de ses propres mains. C'est absurde. C'est Stauffenberg qui va s'approcher de Hitler et déposer une bombe au pied de Hitler. Bon,

j'y reviendrai tout à l'heure. Et cette bombe va tuer quand même quatre personnes, mais va seulement blesser Hitler.

La mission de Bonhoeffer auprès des Églises et des Alliés

Donc, que peut faire Bonhoeffer ? Il ne peut pas approcher Hitler, mais ses deux beaux-frères lui disent : « Voilà, tu es théologien, tu as circulé dans toute l'Europe avant guerre ; on va te couvrir avec un statut d'agent double, tu pourras continuer à circuler dans toute l'Europe en temps de guerre — ce qui ne va pas de soi, circuler en Europe en temps de guerre. On voudrait que tu ailles retrouver les responsables des Églises, notamment des Églises de Suède et d'Angleterre, donc luthériens ou anglicans, les prévenir qu'il y a un attentat qui se prépare contre Hitler, et leur demander d'intervenir auprès des Alliés, notamment auprès de Churchill, pour l'informer de cet attentat et pour demander à Churchill de s'engager à arrêter la guerre en cas d'assassinat de Hitler, plutôt que de continuer à écraser l'Allemagne jusqu'à la capitulation. »

C'était ça la mission spéciale de Bonhoeffer, celle qui va être un fiasco. C'est ça, la mission de Bonhoeffer, et il va le faire : il va aller en Suède, il va aller en Angleterre sous couvert de l'Abwehr, et il va faire ce qu'on lui demande. Les responsables d'Église vont le croire, ils vont transmettre à Churchill, et Churchill ne le croira pas, parce que Churchill considère que, quand il y a des attentats contre Hitler, ce sont des nazis qui s'entretuent. Donc il ne croit pas que ceux qui veulent tuer Hitler sont des gens qui veulent changer de régime. Et donc il ne veut pas s'engager à arrêter la guerre.

Et pourquoi est-ce que c'était si important que Dietrich Bonhoeffer réussisse sa mission ? C'est parce que, si Churchill s'était engagé à arrêter la guerre, il y aurait sans doute eu beaucoup d'autres personnes un peu tièdes qui auraient basculé dans la conjuration. Alors que là, ils sont restés 200. Donc c'était un petit groupe. Un fiasco de plus.

Pendant ces années, Dietrich Bonhoeffer circule en Europe, et puis il prend des temps de respiration. Là encore avec son esprit œcuménique, il va se retrouver dans une abbaye bénédictine au sud de la Bavière, l'abbaye d'Ettal. Il suit les offices, il suit le rythme monastique, et il prend du temps pour écrire, et il écrit une partie de son œuvre à l'abbaye d'Ettal.

L'arrestation et la prison de Tegel (avril 1943 – octobre 1944)

5 avril 43 : il est arrêté. Là aussi, il faut chasser un peu quelques idées toutes faites. Il n'est pas arrêté en raison de son rôle dans la conjuration. Pas du tout. Il est arrêté parce qu'il a profité de son statut d'agent de l'Abwehr pour sauver la vie de treize juifs, qu'il a fait passer en Suisse. Il les a maquillés en agents de l'Abwehr. Il a réussi à les faire passer en Suisse. Donc il a sauvé la vie de treize juifs. Et la Gestapo s'en rend compte ; elle l'arrête.

Mais lui, il espère pouvoir être libéré. Il va donc passer un an et demi dans une prison militaire ; c'est une prison dans laquelle les conditions sont terribles, mais il espère

pouvoir sortir, il espère pouvoir se défendre. Il a toujours cet espoir-là. Il a une certaine liberté pendant ce temps-là, une liberté de mouvement à l'intérieur de la prison. Et comme c'est un pasteur, eh bien, il va être en quelque sorte l'aumônier de ses codétenus. C'est assez original aussi, et c'est un homme qui va toujours soutenir ceux qui sont dans la difficulté, et là, il y a des difficultés énormes. Et donc on a là des témoignages d'un Bonhoeffer extrêmement présent, extrêmement soutenant vis-à-vis de ses codétenus.

Et puis il a le droit d'avoir de la visite, il a le droit d'échanger des lettres, même si elles passent par la censure, mais il arrive à contourner la censure. Et donc toutes les lettres de prison ont été publiées après guerre sous le titre *Résistance et soumission*. J'ai déjà nommé ce livre tout à l'heure. On a toutes les lettres de captivité, donc d'avril 43 à octobre 44, et on a des lettres qui ont une teneur théologique très forte, très intéressante.

Le 20 juillet 44, je l'ai déjà évoqué, c'est le quinzième attentat, qui échoue à quelques secondes près. Vous savez peut-être cette histoire ; je ne vais pas la raconter maintenant, sinon on y passera le reste de l'après-midi, de la soirée. Mais si vous le souhaitez, dans le débat, si vous voulez que j'y revienne, j'expliquerai pourquoi. En tout cas, il y a un très bon film qui raconte cet attentat, comment ça s'est préparé, comment ça s'est passé, et les suites. Ce film s'appelle *Walkyrie*, avec Tom Cruise dans le rôle de Stauffenberg. Bon, qu'on aime ou pas Tom Cruise, en tout cas il joue très bien et c'est un très bon film sur le plan historique. Alors, il n'est pas question de Bonhoeffer dans ce film, mais je vous conseille ce film si vous voulez savoir comment cet attentat, qui a vraiment échoué à presque rien, s'est passé.

Et puis, comme il a échoué, eh bien, tous les conjurés ont été passés par les armes. Les familles aussi : il y a eu 6 000 morts dans les quelques jours qui ont suivi. Dietrich Bonhoeffer, lui, on ne sait pas encore qu'il trempe dans la conjuration. Donc il est encore dans sa prison, la prison de Tegel, à Berlin.

Les geôles de la Gestapo (octobre 1944 – février 1945)

Et puis, en octobre 44, une nouvelle perquisition de la Gestapo à l'Abwehr. L'Abwehr était décapitée, bien sûr : on a découvert que l'Abwehr était un nid de résistance. Donc elle est décapitée, et une perquisition de la Gestapo à l'Abwehr découvre un papier compromettant, montrant que Dietrich Bonhoeffer a participé à la conjuration. Donc là, c'est le début de la fin.

Bonhoeffer est d'abord envoyé dans les geôles de la Gestapo. Il quitte donc cette prison militaire pour aller au siège de la Gestapo. Si vous allez à Berlin, et si vous avez le moral, vous pouvez visiter ce musée terrible qui se trouve juste à côté de la porte de Brandebourg, qui s'appelle *Topographie des Terrors*, la Topographie de la terreur, qui est le musée sur le site du siège de la Gestapo. On y a fait des fouilles. Alors, c'est un lieu qui a été un *no man's land* jusqu'en 89, parce qu'il se trouvait entre les deux murs de Berlin, donc dans le *no man's land* entre le mur de l'Est et le mur de l'Ouest. C'est donc seulement depuis 89 qu'on a pu faire ces fouilles, et on en a fait un musée, et les fouilles

ont permis de trouver des cellules en sous-sol. Il y a la cellule de Bonhoeffer, avec sa photo. Donc si vous y allez, vous pouvez voir ce lieu où il a passé quatre mois, d'octobre à février.

Il n'est pas torturé, mais il est interrogé de manière extrêmement brutale. Il est coupé du monde, il n'a plus droit ni aux visites ni aux lettres, mais il réussit quand même — ça, c'est extraordinaire —, il réussit quand même à faire passer une lettre à l'extérieur pour le premier de l'an 45. C'est un poème qui exprime toute sa confiance en Dieu, son espérance, et ce poème est devenu un cantique que les Allemands connaissent bien. En France, ça fait partie de nos recueils de cantiques protestants, mais on le chante rarement ; les protestants allemands, eux, le connaissent tous. Il dit ceci : nous n'avons rien à craindre dans cette année qui commence, 45. Dieu est auprès de nous soir et matin, et nous pouvons entrer dans cette année avec toute la confiance et l'espérance qui sont les nôtres. On ne sait pas comment il a fait, mais il a réussi à faire passer cette lettre.

Buchenwald et Flossenbürg (février – avril 1945)

En février 45, il est déporté au camp de Buchenwald. Il va rester deux mois dans ce camp de concentration. Là aussi, j'ai fait deux voyages avec les étudiants sur les traces de Bonhoeffer, donc ces lieux me sont connus, ils sont très visuels pour moi. Si vous avez l'occasion d'y aller — encore une fois, si vous avez le moral, parce que visiter un camp de concentration, ce n'est pas une partie de plaisir —, si vous allez à Buchenwald, vous pouvez voir l'endroit même où il était, dans le sous-sol d'une caserne. Il va rester deux mois à Buchenwald, et il y a un de ses codétenus qui va survivre et qui va témoigner à quel point il était un roc de confiance, d'espérance, qui remontait toujours le moral de ses codétenus, sur qui on pouvait s'appuyer. C'était vraiment un homme convaincu de ce qu'il était entre les mains de Dieu.

Nous sommes là fin mars 45, et vous savez ce qui se passe à ce moment-là : c'est que l'Allemagne est prise en étau entre l'Armée rouge et les Alliés, et que les détenus — les déportés, pardon — sont transférés de camp en camp. Ce sont les marches de la mort, pour éviter de laisser des traces. Donc on les emmène de camp en camp, et Dietrich Bonhoeffer, avec quelques autres codétenus, est emmené vers le camp de Flossenbürg, qui est près de Bayreuth. Le voyage est rocambolesque, parce qu'il y a des tas d'événements qui arrivent au cours du voyage. Ça prend cinq jours. Puis ils arrivent à Flossenbürg le 8 avril 45. Et dans la nuit, il est jugé, sur ordre exprès de Hitler — évidemment une parodie de procès —, et condamné à mort, et il est pendu au petit matin du 9 avril 45, puis brûlé. Ses cendres sont jetées à tout vent ; il n'y a donc pas de tombe, il n'y a pas de corps de Dietrich Bonhoeffer.

Alors, j'imagine que j'ai pris déjà beaucoup de temps. Est-ce que je peux prendre encore un petit moment ? Un quart d'heure, ça va ? Il restera une demi-heure quand même après.

Maria von Wedemeyer : les fiançailles et le rendez-vous manqué

Encore un élément biographique, très pathétique, je suis désolé. Non, j'ai encore deux événements biographiques pathétiques, puis après je parlerai un petit peu de sa théologie. Deux événements biographiques qui, désolé, ne vont pas vous remonter le moral ce soir, parce que je raconte des choses pas très drôles ; c'est terrible.

Un dernier échec — ce n'est pas un échec : un dernier drame, une dernière tragédie dans sa vie —, c'est que Dietrich Bonhoeffer s'est fiancé trois mois avant son arrestation. Et donc sa fiancée, Maria von Wedemeyer, ne va plus le voir qu'au parloir de la prison. Pendant un an et demi, elle va pouvoir le voir au parloir de la prison. Et il y a un échange de lettres, qui a été publié sous le titre *Lettres de fiançailles*, très émouvant. Vous les trouvez traduites en français. Et puis, à partir d'octobre 44, elle ne peut plus le voir.

Et c'est une jeune femme qui n'a pas froid aux yeux. Vous allez voir : autant de courage que son fiancé. Fin mars 45, elle va frapper à la porte de la Gestapo en disant : « Où est mon fiancé ? » Et on lui dit : « Il a été déporté à Flossenbürg », alors qu'à ce moment-là il est à Buchenwald ; il n'est pas encore à Flossenbürg. On lui dit ça, et elle ne se démonte pas. Elle traverse l'Allemagne — vous imaginez, en mars 45, sous les bombes, sous les bombardements ; l'Armée rouge est tout près, les Alliés aussi. Elle traverse l'Allemagne en train puis à pied. Elle fait 7 km à pied jusqu'à Flossenbürg. Elle frappe à la porte du camp de Flossenbürg. Elle dit : « Est-ce que mon fiancé est là ? » On regarde dans les registres, on dit : « Non, il n'est pas là. » Elle repart, et à ce moment-là, il arrive. C'est-à-dire qu'ils se sont croisés sans le savoir, la veille de sa mort. Ça, on a pu le reconstituer après. Elle est partie alors qu'il était en train d'arriver. Ça, c'est, disons, un drame de plus, si vous voulez, un drame sentimental, un drame affectif. Pour elle, pour Maria, bien sûr ; Dietrich ne le saura pas, mais l'absence de Maria a dû lui peser énormément, bien sûr. Donc ça, c'est un événement de plus.

La mort de Bonhoeffer : la réalité derrière la légende

Et puis le plus terrible, c'est la fin. Je suis désolé, vous pouvez fermer vos oreilles si vous avez peur d'entendre des choses horribles. Mais pour l'honnêteté de l'histoire, pour la facticité historique, je suis obligé de le dire. On a longtemps entretenu l'idée qu'il était mort paisiblement. Il y a eu, y compris, des biographies qui disent qu'il est mort rapidement, dans une posture d'offrande, une sorte d'offrande à Dieu, et qu'il est décédé dans une paix totale. La réalité, hélas, n'est pas celle-là, parce qu'en réalité les biographes qui ont soutenu cette version se sont appuyés sur le témoignage du médecin du camp, qui a dit ça.

Alors, le médecin du camp avait tout intérêt à cacher son rôle. C'était un médecin hollandais nazi, puisqu'il était médecin du camp de concentration, et il avait tout intérêt à cacher ce qu'il a fait. Or, qu'est-ce qu'il a fait ? Il avait l'ordre de faire souffrir le plus longtemps possible les condamnés, de manière à ce qu'ils meurent après les plus terribles souffrances. Et donc son rôle — si vous allez à Flossenbürg, vous le voyez d'ailleurs : on a

gardé encore la poutre de métal, qui n'est pas en hauteur, qui est à hauteur d'homme, où il a été pendu. Et donc il était pendu à hauteur d'homme, avec des liens qui étaient en nerf de bœuf et pas en corde, de manière à ce que ce soit élastique, de manière à ce qu'il souffre le plus longtemps possible, et le médecin du camp avait pour mission de le pendre, puis de le dépendre avant qu'il meure, puis de le rependre, puis de le dépendre, puis de le rependre, puis de le dépendre, c'est-à-dire de le torturer. Il n'a jamais été torturé, sauf le jour de sa mort, et son agonie a duré six heures. Désolé de vous le dire, mais maintenant les historiens sont tous d'accord pour le dire, malgré certaines légendes qui tournent autour de Bonhoeffer, y compris des films qui montrent tout à fait autre chose.

Voilà, j'en ai terminé avec la biographie.

Éléments de théologie : *De la vie communautaire*

Alors, deux, trois éléments de sa théologie. Je ne peux pas raconter les milliers et milliers de pages. Je vais essayer de vous montrer l'originalité et la puissance de sa théologie par quelques éléments.

Il y a un livre qui s'intitule *De la vie communautaire*. C'est un livre très facile — tous les livres de Bonhoeffer ne sont pas faciles, mais celui-là est très facile. Et je connais un certain nombre de personnes qui vivent en communauté, en communauté monastique ou en communauté laïque aussi, qui ont ce livre comme livre de chevet, parce que c'est un livre sur ce qui se passe dans la vie communautaire, qui montre toute la sensibilité de Bonhoeffer à la vie communautaire. La vie communautaire de communauté de foi, mais aussi la vie communautaire qu'est l'Église. Donc ça peut jouer aussi pour une vie communautaire en Église.

Et il nous dit quelque chose de très paradoxal, mais qui montre bien la subtilité et le caractère dialectique de sa pensée. Il nous dit d'abord : dans l'Église ou dans la communauté — c'est le terme *Gemeinde* en allemand, qui peut vouloir dire « Église » ou « communauté », donc on peut jouer sur les deux —, dans la communauté ou dans l'Église, il vaut mieux être déçu de son Église le plus tôt possible. Il vaut mieux être déçu de son Église. Pourquoi ? Parce que, si on n'est pas déçu de son Église tôt, rapidement, eh bien, on risque d'entretenir un fantasme de perfection. Et ça, c'est du sabotage de la vie communautaire. C'est quand même intéressant comme approche. Et donc il dit : il faut être déçu, c'est-à-dire qu'il faut voir les frères et les sœurs comme des pécheurs au pied de la croix. Comme moi, je suis pécheur au pied de la croix, pécheur et pardonné, de même que mes frères et sœurs. Et donc, si je suis déçu après dix ans de communauté, eh bien, ça va être dramatique. Alors que si je suis déçu tout de suite, la déception a une vertu pédagogique. Être déçu de son Église est quelque chose à entretenir. Petite parenthèse — mais ça, c'est moi qui le dis, ce n'est pas Bonhoeffer : on pourrait dire la même chose du couple. Ça permet d'être réaliste. Je ferme la parenthèse ; encore une fois, ce n'est pas du Dietrich Bonhoeffer. Mais voir les êtres humains tels qu'ils sont, plutôt que de les mettre sur un piédestal et de croire que l'Église est parfaite.

Deuxième point dans ce livre-là : il est important de savoir être seul quand on vit en communauté, parce que si on ne sait pas être seul, on entre en communauté — on peut dire aussi dans l'Église : on va dans l'Église, on fréquente une Église — pour fuir sa solitude. Nous sommes appelés à une solitude devant Dieu. Je suis seul face à Dieu. Bien sûr, j'ai mes frères et sœurs, mais je dois pouvoir être face à Dieu seul. Mais si je ne suis pas capable de vivre avec mes frères et sœurs, ce n'est pas mieux. Parce que dans ce cas-là, je ne suis pas capable de vivre en Église. Donc celui qui vit dans l'Église doit être capable de vivre seul et capable de vivre avec les autres. Et c'est en étant seul qu'il peut vivre avec les autres. Et c'est en étant avec les autres qu'il peut vivre seul.

Donc là, il y a toute une dialectique entre la solitude et la vie communautaire, qui — me disent tous ceux qui ont vécu en communauté — est extrêmement fine et très saine aussi. Celui qui ne sait pas supporter les autres ne pourra jamais vivre avec les autres, et celui ou celle qui ne sait pas vivre seul entre en communauté pour de mauvaises raisons, pour se fuir lui-même. Et il va jusqu'à dire : lorsque nous mourrons, on peut espérer ne pas mourir seul. On peut espérer être entouré. Mais même si on est le plus entouré qui soit, eh bien, le passage, on le fera tout seul, et on sera seul face à Dieu. Et donc le chrétien, c'est celui qui assume une solitude accompagnée, en quelque sorte. Il y a la solitude, mais il y a l'accompagnement. Il y a l'accompagnement, mais il y a la solitude.

Éléments de théologie : le prix de la grâce

Et je terminerai par un dernier élément de sa théologie. Ça concerne les questions œcuméniques, c'est pour ça que je l'aborde ici. Ça concerne la spécificité de la tradition protestante, et notamment luthérienne, par rapport au catholicisme, par rapport à la tradition calviniste. C'est ce qu'il défend dans le livre que j'ai déjà évoqué, *Nachfolge, Le Prix de la grâce* ou *Vivre en disciple*.

Bonhoeffer dit : dans notre tradition luthérienne, on nous a dit que nous ne sommes pas sauvés par nos œuvres mais par la grâce. Dieu nous sauve ; quoi que l'on ait fait ou mal fait, ou dit ou pas dit, Dieu nous aime et nous sauve par grâce. Mais pour Dietrich Bonhoeffer, non pas Luther lui-même, mais les luthériens ont surinterprété ce message du salut par grâce plutôt que par les œuvres, en disant : « Eh bien alors, si on est sauvé par grâce, on peut faire n'importe quoi de sa vie. » Et c'est comme ça qu'il interprète les dérives, et même l'hérésie, des *Deutsche Christen*, qui se sont mis à accueillir Hitler comme une épiphanie, comme un nouveau messie, parce que, de toute façon, on est sauvé par grâce. Donc on peut avoir n'importe quelle théologie, une théologie complètement contraire à la théologie biblique, peu importe : l'important, c'est que nous sommes sauvés et que nous sommes certains de notre salut.

Et donc il dit ceci : « La grâce a un coût. » Alors ça peut paraître bizarre, parce que la grâce, c'est gratuit. Pourquoi ça a un coût ? Pourquoi parle-t-il du « prix de la grâce » ? Eh bien, la grâce a un coût non pas pour gagner son salut — et donc là, il n'est pas catholique, hein, il est protestant : il ne s'agit pas de gagner son salut par des œuvres, par des actes —, mais il s'agit d'être sauvé par grâce et de comprendre que le salut par grâce

nous propulse nécessairement vers des œuvres, et que l'on ne peut pas être obéissant à Dieu sans agir en obéissance à ses commandements, en recevant simplement la grâce comme un dû.

Donc il oppose le prix de la grâce, ou « la grâce qui coûte », à « la grâce à bon marché ». La grâce à bon marché, ça veut dire : je peux faire ce que je veux de ma vie, de toute façon je suis sauvé. Et la grâce à bon marché, il dit : ça, ce n'est pas le pardon du pécheur, c'est l'effacement des péchés. Donc il n'y a plus de péché, je peux faire ce que je veux. Et la grâce qui coûte, eh bien, c'est la grâce qui nous conduit nécessairement à des actes, et notamment à des actes d'amour, de solidarité avec les plus petits.

Il a cette formule très dialectique — pardon, je retrouve la formule. Oui : « Seul celui qui croit obéit, et seul celui qui obéit croit. » Donc seul celui qui croit obéit : il faut croire pour obéir à Dieu, bien sûr. Mais seul celui qui obéit croit. C'est-à-dire que, si vous n'obéissez pas aux commandements de Dieu, eh bien, vous ne croyez pas vraiment. Et ça, c'est une polémique antiluthérienne, ou contre sa propre tradition luthérienne, contre tous ceux qui ont surinterprété le salut par grâce en disant : finalement, il suffit de croire. Parce que, si vous croyez sans mettre en pratique les commandements de Dieu, eh bien, vous ne croyez pas, ou bien vous croyez en une idole, mais pas dans le Dieu de Jésus-Christ. Voilà ; après, il développe cela sur tous les plans.

Et je terminerai avec ceci, pour montrer qu'il a aussi de l'humour, malgré toutes les questions assez sombres que nous avons vues. Il illustre cette idée du prix de la grâce en disant : nous sommes comme des enfants à qui leur père dit : « Allez vous coucher. » Et nous disons : « Oui, papa nous a dit d'aller nous coucher. C'est vrai, mais c'est parce qu'il croit qu'on est fatigués. Et en fait, c'est vrai qu'on est un peu fatigués, mais moi, je sais que c'est en jouant que je passe sur ma fatigue. Donc je vais continuer à jouer. » C'est comme ça que nous nous comportons, nous chrétiens, vis-à-vis de Dieu. Dieu nous demande quelque chose, et on surinterprète en disant : « Oui, bien sûr, mais moi, je sais mieux ce que je dois faire, et surtout ce que je ne dois pas faire, ce que je dois m'abstenir de faire. »

Voilà. Vous voyez qu'il se rapproche quelque peu de la tradition catholique. Il se rapproche surtout — mais je ne peux pas développer ça maintenant — de la tradition calviniste, qui mettait en lien très étroit l'obéissance et la foi, et pour qui la grâce a un coût. Il critique aussi un peu la tradition catholique, en disant : le prix de la grâce, on le trouve dans la tradition catholique, dans les monastères. Simplement, les monastères ont fait de la grâce qui coûte un mérite. Donc finalement, on a renversé et on n'a rien gagné. Mais en tout cas, il critique très fortement sa propre tradition luthérienne, en disant : il nous faut absolument apprendre à obéir à Dieu et à ses commandements, et pas seulement à le louer et à croire qu'il va tout nous faire passer, qu'il va nous faire grâce de toute chose, si nous ne mettons pas en œuvre ce qu'il nous demande de faire.

Voilà, je vais peut-être m'arrêter là, parce que j'ai beaucoup parlé, même trop parlé. On a encore une demi-heure pour éventuellement échanger.

Échanges avec la salle

Ouverture des échanges

Animateur :

Ce monsieur m'embête, parce que j'avais amené juste assez de feuilles pour prendre des notes, tellement c'était captivant de A jusqu'à Z. Et puis je vais rentrer avec une inquiétude, c'est que ma femme ne m'a toujours pas déçu. Donc j'ai du souci à me faire. En tout cas, merci beaucoup. Et puis, est-ce que vous avez des questions ? J'espère que vous en avez. Bah voilà.

Le nom du Suisse de New York

Question :

Juste rapidement, est-ce que vous pouvez reprononcer le nom du Suisse qui était à New York avec Dietrich Bonhoeffer ?

Frédéric Rognon :

D'accord, je peux l'épeler aussi. Donc son prénom, c'est Erwin, E, R, W, I, N, et son nom de famille, Sutz. C'est un Suisse allemand de Zurich. S, U, T, Z.

— S, U, T, Z.

— Ce n'est pas tout à fait le même que Szut dans Tintin, qui est estonien, vous le savez.

Bonhoeffer et la tradition calviniste : les usages de la Loi

Animateur :

D'autres questions ? Il y a beaucoup de choses qui ont été brassées, et puis alors, bon, le rapport à l'actualité, il est de plus en plus...

Question :

Oui, merci beaucoup. On a appris beaucoup. Vous avez évoqué sa théologie, avec ses rapprochements avec l'Église catholique, l'Église luthérienne, et vous avez rapidement évoqué son rapprochement avec les calvinistes. Vous pouvez nous en dire plus ?

Frédéric Rognon :

Alors, je vais essayer d'être synthétique, parce que là, vous m'emmenez sur un terrain... et d'être aussi accessible, parce que c'est une question théologique très complexe dans le débat entre Calvin et Luther, entre luthériens et calvinistes, ou réformés. Il y a des différences — bon, vous connaissez sans doute les différences entre luthériens et calvinistes, notamment la compréhension de la Cène, la structure de l'Église. Mais il y a une différence moins connue et assez dogmatique, très dogmatique, qui est ce qu'on appelle les usages de la Loi.

Les usages de la Loi, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que pour Luther, la Loi — prenons l'exemple du Sermon sur la montagne : vous avez une série de commandements extrêmement exigeants. La Loi de Dieu : ne te mets pas en colère, sinon c'est comme si tu avais tué ton frère. Ne regarde pas une femme avec convoitise, sinon c'est comme si tu avais commis un adultère — enfin, tu as commis un adultère dans ton cœur. Aime tes ennemis. Des lois extrêmement exigeantes. Et Luther considère que ces lois-là ne sont pas à mettre en pratique telles quelles. Elles sont là pour nous humilier, pour nous montrer que nous ne sommes pas capables d'être à la hauteur de ce que Dieu nous demande, et donc pour nous amener à la repentance, et ensuite Dieu nous fait grâce. Ça, c'est donc une vision qui a tendance à édulcorer le Sermon sur la montagne chez les luthériens. Chez Luther d'abord, et puis les luthériens vont en rajouter une couche en disant : finalement, tout ça est à prendre au troisième degré, tout ça est allégorique. De toute façon, c'est un péché inévitable. C'est ce qu'on appelle le péché inévitable. Qui est-ce qui ne s'est jamais mis en colère ? Qui est-ce qui n'a jamais regardé un homme ou une femme avec convoitise ? Qui est-ce qui a déjà aimé ses ennemis ? C'est impossible. Donc ça, c'est pour nous amener à l'humiliation, à nous humilier devant Dieu, nous dit Luther.

Calvin ajoute à ça. Il reconnaît qu'il y a de ça dans le Sermon sur la montagne. Il reconnaît que la Loi nous amène à reconnaître notre infirmité, notre incapacité à faire les choses que Dieu nous demande. Mais il ajoute ce qu'on appelle le troisième usage de la Loi, dans le jargon théologique, qui n'est pas présent chez Luther, qui est présent uniquement chez Calvin. Et, à mon avis, ça explique quand même en partie que l'histoire du calvinisme soit différente de l'histoire du luthéranisme : c'est qu'il y a un troisième usage. Bon, je n'ai pas parlé du premier. Le premier usage, c'est l'usage civil : c'est ce qui nous permet de vivre en société, avec la police et la justice. Le deuxième usage, c'est l'usage d'humiliation. Et le troisième usage, qu'ajoute Calvin et qui n'est pas chez Luther, c'est ce que Calvin appelle l'usage didactique : c'est de prendre au sérieux malgré tout ces commandements-là, et, si on n'arrive pas à les mettre en pratique aujourd'hui, petit à petit, par un chemin de sanctification, nous allons y arriver. Et donc il y a chez Calvin une prétention à être sanctifié, c'est-à-dire à être capable de ne plus se mettre en colère, à être capable de ne plus regarder une femme ou un homme avec convoitise, et à être capable d'aimer ses ennemis. Et ça, encore une fois, c'est chez les calvinistes et pas chez les luthériens.

Comme je le disais tout à l'heure, il le voit aussi dans la tradition catholique, dans les monastères, mais là ça devient méritoire : la voie monastique est méritoire. Du coup, on n'est plus dans une économie de la grâce, mais dans une économie des œuvres. Donc Dietrich Bonhoeffer revient au prix de la grâce en disant : dans le protestantisme, ce sont les calvinistes qui ont raison, parce qu'ils prennent au sérieux les commandements de Dieu, là où les luthériens les ont édulcorés. Voilà, pour le dire en trois mots.

Une vie d'échecs ? La postérité de Bonhoeffer

Question :

Merci. Alors moi, c'est deux petites questions. Il y en a une : vous nous avez dit au début qu'il avait connu pas mal d'échecs. Bon, et normalement il suscite quand même notre admiration. Est-ce que lui-même a perçu sa vie comme une série d'échecs ? Et puis, deuxième question : aujourd'hui, qui se réclame de lui ? Quelle est sa postérité ?

Frédéric Rognon :

Alors, merci. Bon, c'est difficile de répondre à la première question, parce que, vous le sentez bien, on travaille sur des textes qui sont forcément partiels. Il ne pouvait pas tout dire. Il est mort trop tôt, il est mort à 39 ans. Il y a des textes qui ont été découverts, qui heureusement ne sont pas tombés entre les mains de la Gestapo, parce qu'il y a des textes où il parle du nazisme de manière claire ; mais ces textes-là, on les a trouvés après guerre. Mais on n'a pas vraiment un texte dans lequel il se représente sa propre vie comme un échec. En tout cas, il n'emploie pas ce mot-là, mais il évoque tout ce qui a échoué, notamment dans ce fameux texte que j'évoquais tout à l'heure, qui s'appelle « Dix ans après ». Là, il montre tout ce qu'il a essayé ; il ne parle pas d'échec, mais il montre comment le mensonge s'est fait passer pour vérité, l'abus s'est fait passer pour bienveillance, et cetera. Il montre comment la perversion a contaminé toute l'Allemagne sous le III^e Reich. Donc il fait le bilan du III^e Reich, et il évoque à mi-mot, je dirais, tout ce qu'il a entrepris, et ce texte est là pour encourager ceux qui restent avec lui, ceux qui sont dans la conjuration. En fait, ce texte date de trois mois avant son arrestation ; c'est le premier de l'an 43. C'est donc pour encourager ceux qui sont encore dans la résistance, pour leur dire qu'ils sont sur le bon chemin, malgré tout ce qu'il a entrepris et qui n'a pas abouti. Voilà, on peut dire ça comme ça, mais il n'y a pas vraiment, explicitement : « Ma vie est un échec. » Je peux surinterpréter, mais je ne pense pas que lui-même l'ait compris comme ça, puisque les témoignages que l'on a de ses derniers jours, ce sont quand même des témoignages d'espérance, et, devant Dieu, devant la grâce de Dieu, aucune vie n'est un échec. C'est un échec à vues humaines.

Alors, la deuxième question. Là aussi, je ne voudrais pas prendre trop de temps, mais la postérité... il faudrait quand même que je vous dise deux, trois choses. Je vais quand même prendre deux, trois minutes. D'abord, la postérité, elle se trouve dans tout le christianisme. C'est-à-dire que la pensée de Bonhoeffer est enseignée dans toutes les facultés de théologie, protestantes comme catholiques, dans le monde entier. C'est vraiment un auteur immense. Je vous ai donné deux, trois éléments de sa théologie, mais sachez qu'il a touché à tous les aspects de la théologie : à l'éthique, à l'exégèse, à la sotériologie, la conception du salut, à l'ecclésiologie, la conception de l'Église, à l'œcuménisme, au rapport entre Église et État ; toutes les grandes questions théologiques, il les a traitées. C'est donc un immense théologien, dont l'œuvre est inachevée : même si elle fait seize volumes de cinq cents pages, son œuvre est inachevée. S'il avait survécu à la guerre — et il est mort, je ne l'ai pas dit, dix jours avant la libération du camp. Et il a quitté Buchenwald huit jours avant la libération de Buchenwald. Donc ça

s'est joué à quelques jours. S'il avait survécu à la guerre, il aurait d'abord eu une responsabilité ecclésiale, et sans doute mondiale, sur le plan des Églises, et puis il aurait eu une œuvre encore plus riche. Donc les héritiers de Bonhoeffer aujourd'hui, ils sont partout dans le monde. Il y a des sociétés Bonhoeffer en Allemagne, aux États-Unis, en France, en Angleterre, surtout des protestants, mais les catholiques aussi enseignent sa pensée dans les facultés de théologie catholique.

Un héritage falsifié : Metaxas et le film *L'Espion de Dieu*¹

Maintenant, j'aimerais prendre deux, trois minutes pour évoquer un héritage de falsification et, j'oserais dire — comment on appelle ça ? — de révisionnisme. Je suis très sévère, mais je suis sûr de ce que je dis, et je ne suis pas le seul à le dire. Tous les spécialistes de Bonhoeffer le disent. Il y a un film qui est paru il y a deux ans, que vous avez peut-être vu, qui s'appelle...

— *L'Espion de Dieu*.

— Oui, *L'Espion de Dieu*. Merci. *L'Espion de Dieu*, c'est un film sur Dietrich Bonhoeffer qui est tiré d'un livre écrit par un Américain qui s'appelle Metaxas. Ce livre présente Bonhoeffer d'une façon révisionniste, et il en fait un nationaliste chrétien, c'est-à-dire qu'il gomme l'histoire de Jean Lasserre. Metaxas — alors, il faut peut-être le présenter : Metaxas est un conseiller du président actuel des États-Unis, conseiller théologique, qui a justifié l'attaque du Capitole en disant : « Dietrich Bonhoeffer avait bien attaqué Hitler. Donc l'attaque du Capitole est légitime, puisque l'administration démocrate, c'est à peu près le III^e Reich. » Il a dit ça, Metaxas, et c'est de son livre qu'est tiré ce film.

Qu'est-ce que montre ce film ? Quand vous parlez des héritiers, eh bien, c'est un héritier, mais un héritier faussaire. Ce film, c'est un film de propagande, qui montre en fait un Dietrich Bonhoeffer qui était quelqu'un de libéral, assez tiède, et qui, dans son premier séjour à New York en 1930, ne rencontre pas Jean Lasserre : il rencontre des baptistes des Églises noires de Harlem, et il devient un *born again*, un « vrai chrétien », qui fait une expérience spirituelle très forte avec le Christ, et du coup il rentre en Allemagne et il veut tuer Hitler, et il n'a aucun état d'âme. Je vous ai montré que Bonhoeffer a réfléchi, hésité, traversé des crises existentielles. Là, dès qu'on lui propose de tuer Hitler, il y va. Il dit oui, et il veut le tuer lui-même, de ses propres mains. L'affiche de ce film aux États-Unis montrait Dietrich Bonhoeffer avec un pistolet à la main, ce qui est absurde. Dietrich Bonhoeffer n'a jamais porté une arme, et vous avez compris que sa participation à la conjuration — enfin, je surinterprète peut-être, mais je pense que Bonhoeffer n'aurait

¹ *Note du transcripteur*. — Le propos appelle deux précisions. Le film *Bonhoeffer: Pastor. Spy. Assassin*. (2024, distribué en France sous le titre *L'Espion de Dieu*) n'est pas tiré du livre d'Eric Metaxas : son réalisateur et scénariste, Todd Komarnicki, indique avoir écrit un scénario original, les producteurs ayant renoncé à un premier projet d'adaptation de cet ouvrage. Metaxas n'a pas participé à la réalisation, mais il a largement assuré la promotion du film, ce qui explique le rapprochement. Par ailleurs, il n'est pas à proprement parler « conseiller théologique » du président : écrivain et animateur de radio, il a été nommé en mai 2025 membre de la Commission pour la liberté religieuse instituée par Donald Trump.

jamais tiré sur Hitler. Il a participé à sa mesure, parce que c'était ce qu'on lui demandait, mais il n'aurait jamais fait ce que Stauffenberg a fait.

Voilà, donc ce film est extrêmement sujet à caution. Les descendants des Bonhoeffer, qui sont nombreux, parce qu'il avait sept frères et sœurs — il y a une centaine de descendants —, ont tous protesté contre le film. Les sociétés de théologiens bonhoefferiens ont toutes protesté, mais Metaxas a une force de frappe médiatique très forte. Il a une chaîne de télévision, et puis il est très proche de la Maison-Blanche, et Donald Trump l'a remercié pour son engagement, pour ses prises de position par rapport à l'attaque du Capitole, en le nommant conseiller théologique. Voilà. Il faut le savoir : une fois qu'on sait ça, on peut aller voir le film, mais si on va voir le film sans savoir, eh bien, on est victime de la propagande.

Face aux nationalismes aujourd'hui ; le christianisme non religieux

Animateur :

Alors, on va prendre les deux questions.

Question :

Est-ce que vous auriez quelques mots à nous dire sur la situation actuelle, c'est-à-dire face au réflexe identitaire, au repli sur soi ? Dans le sens : qu'est-ce qui vous paraît insuffisant ? Est-ce que vous êtes un déçu de votre Église, comme vous le disiez ? Qu'est-ce que l'on doit faire ? Qu'est-ce que l'Église doit faire face à cette situation ?

Question :

Et moi, c'était plus — enfin, j'avais compris, enfin bon — la question du salut des non-chrétiens, le christianisme sans religiosité : qu'est-ce qu'il en est ? Parce que moi, j'avais surtout retenu ça de sa pensée : un christianisme sans Dieu, une vision un peu séculière du salut, enfin voilà, qui est intéressante pour notre monde.

Frédéric Rognon :

Merci beaucoup. Ce qui est super, c'est qu'on a la nuit devant nous pour traiter ces deux questions. Donc je vais quand même essayer d'aller à l'essentiel.

La situation actuelle : je serais bien en peine de vous dire ce qu'il faut faire. Je ne suis pas déçu de mon Église. Mon Église, c'est l'Église protestante unie de France. Toute Église a ses failles et ses limites. Et donc, si, je suis déçu depuis le début d'un certain nombre de choses de mon Église, et je crois que c'est une bonne chose, comme je l'ai dit tout à l'heure. Mais sur la question de la vigilance, de l'appel à la résistance par rapport au nationalisme — je pense que c'est ça quand même qui est en jeu aujourd'hui. On voit des nationalismes, notamment des nationalismes religieux, chrétiens, juifs, musulmans, des intégrismes, qui montent en flèche. Donc je pense que c'est là qu'il faut jouer en tant que chrétiens : déconstruire tous les discours nationalistes, parce que ce sont des discours qui vont nous opposer les uns aux autres, dans un pays, vis-à-vis des étrangers notamment,

vis-à-vis des non-nationaux, et puis entre pays. On cautionne les guerres en cautionnant les nationalismes chrétiens. Donc voilà, le monde entier est aujourd'hui menacé par la montée de ces nationalismes chrétiens sous des formes diverses. En Russie, on a quand même un patriarche qui est très nationaliste. Aux États-Unis, on a des Églises qui soutiennent un gouvernement qui est très nationaliste. En Israël, et cetera, et cetera. On peut prendre de nombreux exemples. Donc je pense que c'est là, et il me semble que mon Église a cette conscience. C'est une toute petite Église, hein, et qu'est-ce qu'elle fera dans l'avenir ? Mais en tout cas, il me semble que la conscience est là. Il faut réfléchir à ce qu'on peut faire, mais en tout cas ne pas baisser la garde face à cette montée des nationalismes.

Alors, votre question sur le christianisme non religieux. Je n'ai pas du tout abordé cette question-là. C'est un choix. J'ai préféré la biographie, parce que c'est très concret — on a suivi Bonhoeffer pas à pas — et j'ai un peu réduit la partie théologique, et vous en êtes peut-être déçu, frustré, mais je vais essayer de répondre quand même, parce qu'effectivement il y a une part de sa théologie qui est très originale, et très dérangeante aussi.

Vous l'avez compris, il y a trois périodes dans sa vie adulte : la période d'avant 1930, avec la théologie de la guerre juste, avec une théologie très classique ; les années 30, avec un pacifisme radical ; et puis les années 39-45, avec une autre théologie, une théologie très paradoxale de la désobéissance à Dieu par obéissance. Mais il y a d'autres éléments qui bougent. Bonhoeffer n'est pas un homme qui restait figé sur ses positions. On peut dire que c'est une girouette, que c'est un caméléon. Pour ma part, je dis : il a cherché une fidélité à Jésus-Christ et à sa compréhension des Écritures, et ça l'a amené à bouger. Il y a des auteurs qui ne bougent pas, mais il me semble que l'Évangile nous invite à bouger.

Et donc il y a des positions à la toute fin de sa vie, au printemps 44. Les derniers textes qu'on a de lui, ce sont des textes de captivité. Ça faisait un an qu'il était en prison. Le grand théologien Karl Barth a dit : « Ces textes n'ont pas de valeur, parce qu'il était sous le coup d'un an d'incarcération, et donc tout ce qu'il dit n'est pas très fiable. » N'empêche que ça a beaucoup inspiré des courants théologiques d'après-guerre. Ce sont les lettres du printemps 44, ce sont les lettres de prison. Il passait ses lettres en fraude. Il y avait un geôlier qui était soudoyé pour les faire passer, pour que ça ne passe pas par la censure. Du coup, il était sur un coin de table, en train de surveiller, il était toujours pressé. On n'a donc pas un développement théologique suffisant. Malheureusement, les conditions ne le permettaient pas. On aimerait qu'il nous en dise plus. Mais il nous dit quand même des choses intéressantes et très paradoxales.

Il envisage la situation d'après-guerre, et il considère qu'après guerre les gens vont se détourner des Églises. Ça va être une sécularisation massive, et pour lui, c'est une bonne nouvelle. C'est une bonne nouvelle, la sécularisation ; il n'est pas du tout catastrophiste. Il dit qu'au contraire nous allons être plus proches de Dieu si nous confessons une foi en un Jésus-Christ qui est dépouillé de tout l'apparat dogmatique qui a trop souvent pesé sur le discours des Églises, et il va jusqu'à dire : y compris le dogme de la toute-puissance

de Dieu. Donc, à la fin de sa vie — encore une fois, c'est un cheminement, ce sont les derniers mois, les dernières années de sa vie —, il défend l'idée d'un Dieu qui n'est pas tout-puissant et d'un Dieu qui souffre avec nous quand nous souffrons. S'il n'intervient pas pour empêcher ces horreurs, ces atrocités, ce n'est pas qu'il ne veut pas, c'est qu'il ne peut pas, parce qu'il n'est pas tout-puissant ; mais il nous soutient, et nous pouvons compter sur lui, parce qu'il est avec nous et qu'il pleure avec nous. C'est la souffrance de Dieu, le thème de la souffrance de Dieu, qui sera repris par d'autres, mais il est le premier à en parler : les pleurs de Dieu, qui souffre avec nous mais qui est avec nous.

Et puis il envisage donc, après guerre, un christianisme sans religion, ou un Christ sans religion. Alors, le terme de « religion » doit être compris au sens de tout cet appareil, ce langage inaudible, le langage de Dieu en majesté, de Dieu qui mène l'histoire, de Dieu tout-puissant, toutes choses que certains ont abandonnées, mais pas tout le monde : tous les chrétiens n'ont pas abandonné ce discours. Et lui, il plaide en faveur d'un nouveau langage. On aimerait qu'il nous en dise un peu plus, parce qu'on aimerait savoir quel langage, mais en tout cas il nous alerte sur l'idée qu'il faut arrêter de reprendre les formules éculées de la théologie ou des messages de l'Église, qui ne disent plus rien aux contemporains. Et donc, si on continue à entretenir ce discours-là, d'un christianisme comme du temps de la chrétienté, d'un christianisme religieux, eh bien, les gens vont quitter les Églises. Mais si nous pouvons nous attacher à l'essentiel du message du Christ, alors nous aurons un témoignage beaucoup plus fort. Et si les gens quittent les Églises, eh bien, c'est qu'ils les quittent pour de bonnes raisons : ils quittent les Églises parce que les Églises n'ont plus un discours audible. Par conséquent, essayons de trouver un autre discours, et notamment parlons de la faiblesse de Dieu, de la souffrance de Dieu, d'un Dieu qui souffre avec nous. Et à ce moment-là, d'abord, on sera plus proche du vrai Dieu, du Dieu révélé, et on sera plus fidèle. Donc c'est une chance, et on aura peut-être un témoignage plus pertinent, même s'il faut s'attendre à ce que beaucoup de gens ne l'entendent pas non plus, ce témoignage-là.

Alors, ce qu'il faut savoir — et je m'arrêterai là —, c'est qu'après guerre, il y a un courant théologique, dans le protestantisme et surtout dans l'anglicanisme, qui s'appelle la théologie de la mort de Dieu. Cette expression vous est connue ; c'est quand même assez protestant. Dans les années 50 et au début des années 60, ce courant a eu de très grands succès d'édition. Il y a notamment un livre qui s'appelait *Dieu sans Dieu*, de Robinson, qui s'appuie sur les dernières lettres de Bonhoeffer en disant : « Mais finalement, un christianisme sans religion, ça pourrait être un christianisme sans Dieu. » C'est-à-dire un christianisme qui ne croit qu'au Christ, le Christ étant celui qui nous accompagne, mais dans une relation purement horizontale de solidarité entre les hommes. Et ce courant théologique a duré une dizaine d'années, et puis il a disparu. Aujourd'hui, on n'en parle plus. C'est comme ces effets de mode. Voilà. Mais en tout cas, il y a eu un courant — là aussi, c'est peut-être un peu du révisionnisme, en tout cas c'est une lecture pas très rigoureuse de Bonhoeffer, parce qu'il ne dit pas que Dieu n'existe pas. Il ne dit pas qu'il faut se passer de Dieu. Il dit même qu'il est important d'être en communion avec Dieu même quand tout va bien, et pas seulement quand tout va mal. Il faut éviter le Dieu

bouche-trou. Le Dieu bouche-trou, c'est le Dieu vers lequel on se tourne quand on est malade ou à l'article de la mort, quand tout va mal. Évitions le Dieu bouche-trou. Tournons-nous vers Dieu même quand tout va bien. Il n'est donc pas hostile du tout à l'existence de Dieu, contrairement à ce qu'on lui a fait dire. Mais il propose de changer notre image de Dieu, notre représentation de Dieu. Et donc il parle d'un christianisme non religieux.

Et la question du salut des non-chrétiens : là encore, il a évolué. Dans les années 30, il considérait que tous ceux qui portent les armes sont perdus, que les *Deutsche Christen* n'entreront pas dans le Royaume. Donc extrêmement sectaire même, voire fondamentaliste, pourrait-on dire, sur le plan du pacifisme et d'une théologie non violente. Alors que, dans les dernières lettres de captivité, il a une vision beaucoup plus universelle. Oui, il considère que le salut est offert à tous, et pas seulement aux bons chrétiens. Voilà, pour répondre en quelques mots — sans doute trop de mots, mais je n'ai pas fait le tour de la question.

Conclusion et remerciements

Voilà. Eh bien, je pense qu'on va devoir s'arrêter là, parce qu'il y a le retour, même si on ne s'ennuie pas du tout. Et puis, si vous avez besoin encore de vous renseigner, vous avez tous les livres de Frédéric Rognon, qui sont disponibles dans le grand public. Et j'ajoute que Frédéric va assurer le culte demain au temple de l'Église réformée. Donc, si vous n'avez jamais mis les pieds dans un temple, vous pouvez y venir. Si vous y avez déjà mis les pieds, c'est le moment de recommencer. Une très bonne occasion.

Sur le plan pratique, vous avez des corbeilles au fond, parce qu'on pratique l'entrée gratuite et la sortie payante, volontairement. Alors là, je vois qu'il n'y a pas de corbeille à cette porte. Donc, si vous n'avez pas envie de donner quelque chose, vous sortez là ; sinon, vous sortez au fond. Bon, bref, en tout cas, si vous voulez donner quelque chose, c'est purement volontaire ; voilà, pour contribuer aux frais de cette belle soirée, de cette conférence dont, personnellement, je n'ai pas perdu une miette. Donc merci beaucoup.

J'ajoute — je dirais presque — que c'est une conférence de combat, au sens où je crois qu'on va avoir beaucoup besoin, dans les temps à venir, de ce que vous nous avez retracé de Bonhoeffer. En ce sens-là, sa vie est peut-être un échec de son vivant, mais pas pour la postérité. C'est ce que je retiens. Merci beaucoup.